

Cameleyre 1985



III

Les Harmonistes associés du hasard

Cours Alsace-Lorraine, Bordeaux

En pivotant dans le lit, Juan fit tomber son livre en essayant d'attraper son paquet de Gauloises et son briquet.

– Putain, j'ai tout renversé ! Tu peux aller chercher le cendrier que tu as retiré hier soir puisque madame ne supporte pas l'odeur de tabac froid.

Elsa se fendit d'un cinglant :

– J'y vais, espèce de sale macho espagnol !

Il alluma une cigarette tout en matant la plastique de sa copine. La prof d'histoire aurait pu servir de modèle à un peintre ou à un sculpteur même médiocre tant son corps respirait la beauté ! Elle revint avec le cendrier qu'elle déposa sur la table de nuit tout en esquivant la main baladeuse de Juan.

– Je vais me doucher, ajouta-elle en lui adressant un clin d'œil coquin pour lui signifier que la bagatelle était ajournée.

Juan en profita :

– Tiens au retour, fais-moi couler un café, j'ai faim !

– Continue comme ça mon petit espagnol mais avant de m'exécuter laisse-moi te dire que tu n'es qu'un salaud. Tu me baises pour assouvir un appétit sexuel digne d'un taurillon andalou mais il va falloir évoluer mon loulou si tu ne veux pas que je revienne à de la bonne baise à la française car contrairement à tes ancêtres fachos, ici en France, depuis mai 68, la femme française a fait tomber les chaînes alors mon petit espagnol, alors il va falloir te mettre à la page.

Lorsqu'elle revint dans la chambre avec la tasse fumante et les biscottes, elle lui fit un doigt d'honneur avant de disparaître dans la salle de bains.

Elsa ne pouvait pas savoir, ni même se douter que le grand-père de Juan Gonzalo était un *converso fasciste* depuis le pronunciamiento de juillet 1936. Devenu une crapule de la pire espèce de ce régime délirant, il avait occupé de très hautes fonctions durant une bonne trentaine d'années dans un tribunal dit de justice à la mode franquiste.

Juan, lui aussi, ignorait tout de cette lézarde familiale car Telesforo, son père, avait enfoui au plus profond de son inconscient ce roman noir. Il acceptait avec parcimonie de délivrer ses tourments à son psy car il avait fui cette Espagne à une époque où tous ces fous-furieux ne se repaissaient que de mortuaire. Pourtant les récents événements survenus en Espagne auraient pu lui fournir une première opportunité pour s'en sortir mais il n'avait pas eu le courage de traverser la frontière. Pas encore, il ne pouvait pas, il comptait sur l'aide de son fils pour affronter le poids de l'histoire.

Hélas, son Juan n'avait rien trouvé de mieux que d'adhérer à une mouvance ultra-minoritaire de la famélique IV^e Internationale que le Vieux avait fondée pour contrer la très sulfureuse III^e Internationale.

Juan but son café que lui avait si gentiment préparé sa dulcinée. Elsa vint s'asseoir en face de lui. Il la trouvait belle. Il l'aimait tout simplement. Elsa l'aimait aussi mais elle le trouvait très gamin. Ce révolutionnaire en pantoufle aurait bien du mal à fréquenter le prolo du coin.

Et lorsqu'elle assistait aux éternelles passes d'armes de tous ces intellectuels révolutionnaires de salon, l'historienne devait souvent mettre un terme à ces chapelets d'anathèmes que l'on se balançait au fur et à mesure que le ton montait avec le degré d'alcoolémie.

Toujours les mêmes rengaines au programme :

- ~ baisse tendancielle du taux de profit annonciatrice de la fin du capitalisme
- ~ aliénation et exploitation de la classe ouvrière
- ~ dégénérescence de l'état socialiste à l'Est.

Vers la fin des sempiternelles critiques du système, Elsa intervenait pour leur signifier :

– Mais vous n'en avez pas marre de raconter des inepties ! Vous n'êtes que des petits soldats amoureux d'une idole qui n'était pas si clean que ça. Certes il a eu tout le NKVD et le Guépéou au cul, une fois que le géorgien avait aligné sa paire de deux contre le brelan d'as qu'il avait en main. Mais dites-moi, c'est bien lui qui a voulu militariser les syndicats ? Qui n'a pas moufté lorsque Lénine en décembre 17 a créé la Tchéka, une police politique dans un état ouvrier ? Oui ou non ? Qui brandira le glaive périra par le glaive ! Retenez ça mes très chers frères ! En attendant, on conclut, calmement, on y reviendra mais un autre soir. Allez, on se bise et on se casse car la camarade Elsa souhaite aller se pieuter, dictature du prolétariat oblige !

Elsa, fille d'instituteurs communistes avait fait ce qu'elle voulait faire sans rien devoir à personne pour mener à bien ses études. Et elle était tombée amoureuse du beau gosse lorsque ce dernier lui avait sauvé la mise lors d'une manifestation.

La gauche était alors au pouvoir en France depuis que le Florentin avait retourné comme une crêpe le Chuinteur, auvergnat d'adoption. Ce dernier avait voulu lui refaire le coup de l'homme du passé dépassé mais ce jour-là, il prit en pleine tronche le fait qu'il était avant tout, l'homme du passif !

Et l'homme du passé au présent avait réussi à réveiller des mouvements de jeunesse fascisante.

Et au moment où Elsa allait se faire massacrer, Juan était intervenu.

Le jeune journaliste n'avait rien oublié des leçons que ces pauvres *tanches* de militaires lui avaient apprises.

Deux tours de passe-passe made in close combat et Juan avait relevé la jeune manifestante qui avait eu très peur. Il l'avait rapidement entraînée vers un café près de la gare Saint Jean au moment où de jeunes abrutis commençaient à mettre le feu à des ballots de paille. Les deux jeunes gens regardèrent en direct la charge de la brigade légère dûment casquée et harnachée dont l'avant garde commençait à faire chauffer la matraque pour calmer les ardeurs pyromanes des jeunes illuminés. Juan s'était fendu d'un bon mot :

– Quel bordel, des CRS contre des fachos, je n'avais jamais vu ça !

– Merci encore pour tout à l'heure, se contenta d'ajouter Elsa.

C'est ainsi que naquit une solide idylle entre deux branches a priori irréconciliables du bolchevisme : la blanche colombe communiste et le chevalier blanc trotskiste.

Par chance la réunification de ces deux branches antagonistes, issues du marxisme appliqué à la réalité eut lieu dans un endroit classique pour régler ce genre de différent. Et leur amour était toujours aussi résistant ; étonnant pour l'époque et contraire aux bonnes mœurs de tout bon révolutionnaire qui s'accepte dans ce rôle désuet.

Juan préférait frayer avec une adorable fille que de s'acoquiner avec l'avant-garde éclairée ou pas de cette mouvance ultra-minoritaire et sectaire d'une énième branche du brillant baveux de la Révolution permanente. Et puis pas bête avec ça, brillante même !

Belle, pas con, elle avait tout pour plaire au bel hidalgo qui en était éperdument amoureux.

*

Elsa pensait aussi à prochain conseil de famille qui l'attendait à Cameleyre. Elle adorait ce coin perdu des Landes où il allait se tenir mais elle avait toujours autant de mal avec Annie, la mère de Juan.

Un peu plus tard, la jeune prof' alluma une cigarette, elle en proposa une à Juan qui refusa car il était concentré sur la conduite de la R5 qui slalomait gaillardement sur les quais à peine encombrés de la capitale aquitaine.

Juan sortit enfin de la nasse, doubla Bègles, Talence puis Gradignan. Le reste du voyage le long de la Nationale 10 s'apparentait à un long gymkhana entre les camions espagnols qui s'engouffraient sur la seconde voie dès qu'ils actionnaient le clignotant.

Juan excité comme une puce incendiait le camionneur espagnol ou portugais accompagnant son geste parfois limite d'un beau juron espagnol d'un goût assez douteux avant qu'Elsa n'intervienne :

« Je change de cassette car les rifs d'Angus commencent à me casser les oreilles. Et toi, ça t'énerve ! Vu comme tu conduis, je mets Maxime, car à 130 à l'heure, on ne s'entend plus ! »

L'arrivée d'une Maison bleue et plus loin, et d'une des résidences secondaires, située à Cameleyre fit descendre la pression.

La voiture rouge pénétra dans l'airial juste au moment où Adrienne Hortefage, la voisine de cette ancienne métairie parfaitement retapée apprêtait à monter dans son éternelle 2 CV.

Elle attendit que les deux jeunes gens arrivent à sa hauteur pour leur claquer deux bises à chacun puis elle ajouta dans son inimitable phrasé : « Eh, bé, t'en as fait un chrono Juan ! Tes parents ne t'attendaient pas aussi tôt. Et en plus, vous en avez de la chance, dit-elle en saluant Elsa, ils annoncent du beau temps, ça va faire du bien parce que la pluie, y en avait marre. Té les jeunes, si vous avez le temps, allez jusqu'à la plaine d'Usoa, elle est magnifique, on dirait la Camargue.

L'ancien marécage qui avait retrouvé ses couleurs azurés d'antan avait gardé le nom original même si les bergers basques avaient déserté les lieux depuis que la transhumance avait disparu. D'autres landais plus chauvins l'appelaient tout simplement la plaine de la palombe.

Telesforo et Annie Gonzalo attendaient leur progéniture à l'intérieur de la vieille bâtisse qui mettait en évidence son passé landais avec ces beaux pans de bois marron qui cassaient harmonieusement des façades d'un blanc immaculé. Les différentes pièces à l'intérieur avaient été agencées avec goût, l'argent d'Annie avait fait le reste. Mais il fallait lui reconnaître un certain talent puisqu'elle avait réussi à introduire une décoration moderne à l'intérieur d'un vieux bâti. Les deux aquarelles d'un moulin de la Leyre et d'un étang landais trouvaient leur place dans l'immense salle à manger où une table et des bancs laissaient à penser aux visiteurs qu'ils se trouvaient à l'intérieur d'un écomusée landais.

La cheminée réchauffait une ambiance qui aurait pu être glaciale tant les deux femmes avaient du mal à s'accepter. Elles se saluèrent pour mieux sceller cette cohabitation intelligente ou ce pacte de non-agression. Mais cela dépendait des sujets, car la richissime héritière passait son temps en jérémiades avant de finir par vilipender cette Gauche usurpatrice qui entraînait la France dans un chaos économique certain. Elsa répondait dans sa tête qu'heureusement que depuis 81, les prolos, les gauchistes et les bourgeois de gauche avaient continué de picoler, afin de sauver le château du pater plein aux as. Comme d'habitude, c'est au moment où l'on sentait que cela risquait de s'envenimer que Telesforo intervenait.

Puis il leur servit un Côte de Gascogne moelleux avant de passer aux choses sérieuses. Après cette délicate mise en bouche, les quatre s'installèrent autour de la table dressée par Adrienne.

Le repas qui s'annonçait était un classique landais car la voisine possédait le même talent culinaire que le plus brillant chef étoilé aquitain. Adrienne était juste une étoile locale à peine connue dans la paroisse tellement elle était discrète sur son talent qu'elle n'hésitait pas à dispenser aux alentours. Avec en prime son célèbre dicton, pour faire de la bonne cuisine, il faut de bons produits et le pays landais en regorgeait.

L'assiette landaise était simple : foie gras maison d'Adrienne qui avait eu la découpe généreuse, les asperges venaient de Saint Julien, quelques pignons de pin pour compléter l'assiette.

Pour accompagner le confit-cèpes qu'il avait correctement réchauffé et présenté, Telesforo avait volontairement ouvert un Madiran pour faire bisquer sa femme. Mais quel Madiran, puissant, généreux, il pouvait choquer le palais fragile ou ignorant avant de dégager des finesses et des parfums trop difficiles à identifier tellement sa composition était subtile.

Le canard venait bien évidemment de chez Adrienne mais les cèpes étaient originaires du Pays basque. C'est Louise qui lui avait donné ce surplus de pousse généreuse. Louise, la redoutable institutrice de Cameleyre qui était aussi la première voisine des Gonzalo.

Pour le dessert, Adrienne avait confectionné un pastis bourrit à souhait avec la crème landaise qui allait avec.

Le café avalé, Madame se retira et Elsa se rendit à la cuisine pour laver la vaisselle que les hommes venaient de déposer sur la table de travail. Telesforo en profita pour déguster un Armagnac hors d'âge avec son fils qui avait l'air d'apprécier le doux breuvage.

– Je ne pensais pas qu'un gauchiste pouvait apprécier les bonnes choses, ironisa Telesforo.

Juan ne répondit pas, il s'interrogeait. Ce repas, cette mise en scène, quelque chose clochait. Son père versa une solide rasade puisque son trotskyste d'opérette de fils aimait ça.

Puis il changea de ton, adieu l'ironie mordante, place au solennel :

– Bon, tu finis tranquillement la repasse et on y va. Pour être tranquilles, on va marcher jusqu'à la plaine de la Palombe. Tu laisses ta chérie avec Annie car j'ai des choses sérieuses à te dire. Très sérieuses...

*

Une heure plus tard, les deux hommes poussèrent la barrière de la plaine de l'Usoa qui ouvrait les portes d'un véritable paradis lacustre.

Un chemin s'insinuait entre deux immenses marécages où l'on apercevait au loin des vaches et des chevaux qui broutaient l'herbe folle. Des aigrettes garzettes et des cigognes complétaient cette représentation naturelle délaissée à cette heure de la journée par les hommes.

Le père et le fils progressaient tant bien que mal au milieu de la prairie gorgée d'eau. Un petit pont leur permit de traverser le courant.

Derrière, une piste sablonneuse qui longeait un courant secondaire les accompagna jusqu'à la confluence des deux ruisseaux, là où le débit de l'eau s'intensifie pour accélérer la course folle du courant vers son embouchure océanique.

Juan se saisit du Reflex pour essayer de capter la lumière tremblotante de l'eau. Il ne déclenchait que lorsqu'il était sûr d'avoir saisi l'ensemble de l'éphémère composition de ces étonnants tableaux.

Ils poursuivirent en silence jusqu'à un nouveau pont qui marquait la limite du Born avec le Marensin.

– C'est beau, n'est-ce pas Juan ? Si ça passe, on pousse jusqu'à Saint Julien et on revient par les petits ponts sinon on fait demi-tour.

Quel était le but de cette mystérieuse divagation ? Juan se demandait à quel moment son père allait enfin se décider à parler. Le sentier ayant disparu sous l'eau, les deux hommes s'arrêtèrent.

– Tu m'as bien fait rire tout à l'heure lorsqu'El Khébir t'a foncé dessus ! Tout ça pour quémander une caresse que le grand révolutionnaire n'a même pas daigné lui donner tellement il avait peur. Notre Crin Blanc landais est pourtant bien calme. Juan soyons sérieux cinq minutes. Ce que je vais te raconter puis te demander est de la plus haute importance. Dix ans que le vieux dictateur est mort, aujourd'hui j'ai besoin de savoir. Ton boulot ne va pas être simple, si tu acceptes bien sûr. Comme tu le sais, la guerre d'Espagne est un sujet tabou dans la famille. Ta mère m'a plongé dans l'obscurité pour l'éternité et il n'était pas question que je cherche la lumière pour ne pas la fâcher, alors j'ai tout misé sur toi. L'Espagne est devenue une démocratie aujourd'hui.

Les derniers soubresauts fascisants datent de 1981. Un colonel dont j'ai oublié le nom a investi les Cortès mais sa tentative a été un échec. Voilà pour le préambule. Juan, j'ai besoin de ton aide ! Je voudrais pour commencer que tu dénoues une drôle histoire, celle de mes parents mais aussi la mienne. Je ne m'en sors pas. Mon psy m'a dit que la clef de l'énigme se trouvait à Irun. Je veux savoir comment est morte ma mère et pourquoi mon père m'a abandonné ? Ensuite, je veux connaître le rapport entre ces deux événements. Car je suppose qu'il y existe un lien quelconque entre la mort de ma mère et la disparition de mon père dès mon enfance. Ce fameux trou noir qui te laisse handicapé toute une vie. Il faut que tu saches qu'au tout début de la guerre d'Espagne, mon père a changé de camp. Il est passé de la mouvance nationaliste basque au fascisme le plus radical. Il y a quelque chose qui cloche dans cette trahison. Il n'a plus jamais voulu me rencontrer. Tu te rends compte ? Son fils unique. Il m'a confié à son frère, lui aussi poursuivi par ces fous qui ont fossilisé la différence, le talent, la lumière, l'écriture et l'art durant quarante ans.

Juan vit les larmes couler doucement sur les joues de son père. Il le laissa récupérer. Cinquante ans de souffrance, d'incertitudes. Il avait attendu que Juan finisse ses études avant de lui confier ce tourbillon mental qui l'entraînait un peu plus chaque jour vers les abîmes car il savait que son père était toujours en vie. Il avait payé un détective pour s'enquérir de ce fait et le compte rendu avait été très explicite. Il respira un bon coup, essuya ses larmes avant de reprendre :

— La seconde mission est aussi difficile que la première. Elle consiste à déterminer si mon copain d'enfance Andoni, est toujours en vie. Si oui, je veux le rencontrer. Je sais, cela ne va pas être facile. Là-aussi, tu commences ton enquête à Irun.

Un jour, nous nous sommes serrés la main. Sur le coup, je n'ai pas compris ce geste. Savait-il quelque chose ? Tu vois ce n'est pas simple ce que je te demande, tu as carte blanche et la vérité n'a pas de prix .Mais tu feras attention à toi si tu acceptes car tu vas enquêter dans un drôle de pays qui n'en est pas un. Même si certains Basques considèrent que les impérialistes français et espagnols ne sont que des occupants, des usurpateurs. Enfin, pas tous, certains, ceux qui ont les mêmes idées que toi. Et puis la situation est très tendue depuis que les deux dirigeants socialistes en France et en Espagne font la chasse au nationaliste basque afin que le pays arrive clean dans la cour européenne. Les barbouzes espagnols opèrent en toute impunité à la frontière des deux pays. Ils ont même tué en France. Pas un mot à ta mère, et pour Elsa, tu assures un reportage sur la Movida pour le journal, alors ... ?

– Je suis partant, pas de soucis. Pour ton père, c'est clair mais pour ton copain je commence par où ? Tu me vois à Saint Sébastien, bonjour messieurs-dames, j'ai des questions à vous poser : vous connaissez le papa de mon papa, le sieur Gonzalo ?, et aussi Andoni le vieux copain de mon père ? Et là : pan, pan !, deux balles dans le buffet et *adios* Juan !!

– Ne t'inquiète pas ! J'ai un début de piste car j'ai passé des vacances avec Andoni chez son grand-oncle à...

Telesforo n'eut pas le temps de finir sa phrase car Sandro l'homme du Trentino venait à leur rencontre. Sandro revenait de son grand tour habituel. Malgré les sauvages débordements du courant, il avait réussi à franchir tous les obstacles grâce à un sens inné de l'orientation, et aussi grâce à une parfaite connaissance du terrain.

Car en des temps reculés, l'embouchure du courant de Vignac avait divagué au gré des humeurs du vent océanique qui prenait un malin plaisir à jouer avec la barrière dunaire.

Cette dernière finissait par obstruer le fragile passage vers l'océan capricieux. Eole déplaçait sans arrêt cette fichue dune que l'homme n'avait cessé de vouloir fixer. Les tempêtes de l'Atlantique avaient le don de mettre à mal les nerfs des riverains.

Et si l'on pouvait imaginer qu'avec le temps, les facéties météorologiques allaient freiner les bouleversements dunaires, il fallait rester vigilant car le courant landais était aussi facétieux qu'une bonne vieille coursière landaise élevée à Buglose.

– Juan, je te présente Sandro, notre garde champêtre mais surtout le plus fin naturaliste de la région malgré des origines incertaines. C'est aussi un gauchiste italien tendance Gramsci. Et Sandro voici mon fils, il devrait te plaire car c'est un illuminé de ton genre ...

– Enchanté Juan. Objection votre honneur : si j'aime bien Gramsci, j'ai une préférence pour Malatesta. Ton social-démocrate de père a un peu de mal avec les branches historiques du socialisme international. Mais il ne faut pas lui en vouloir Juan, malgré tout, il progresse, se moqua Sandro. Je ne suis pas un gauchiste, je ne voudrais pas attraper la maladie infantile du communisme que le docteur Vladimir Illich diagnostiqua chez l'ange bolchevik, Boukharine, le Cristal de la révolution.

– Tu vois Juan, je suis sûr que vous allez bien vous entendre lorsque vous vous croiserez. Sandro, peut-on passer plus loin ou de là où tu viens ?

– Non, impossible c'est complètement inondé. Le courant déborde de partout. Il vaut mieux faire demi-tour. Ce soir venez boire l'apéro à la maison, Juan tu croiseras la Louise !

Le soir venu, seuls Esla et Juan se rendirent à l'invitation de Sandro. Comme à son habitude, Annie déclina l'invitation prétextant une légère fatigue pour éviter une confrontation avec la redoutable institutrice à qui elle adressait un bonjour coincé du bout des lèvres lorsqu'elle la croisait au village.

Annie se contrefichait des histoires que l'institutrice racontait si bien. Elle n'appartenait pas au même monde de la militante de l'enfance qui était arrivée toute jeune dans ce pays perdu à la sortie de son Ecole normale. Louise était la redoutable institutrice de Cameleyre, paisible village landais qui ne gonflait ses effectifs que l'été venu à cause de la proximité de l'océan.

Elle avait rencontré son bel italien à la gare de Buccine au moment où elle attendait le train pour Florence. On disait au village que la Louise avait épousé un italien du Trentino qui était un anarchiste, comme si le cameleyrien était capable d'associer ce vocable à une quelconque idée politique. Il avait déjà assez de mal à différencier la Droite de la Gauche, ce qui arrangeait bien le maire débonnaire et bon enfant de ce coin perdu des Landes.

Malgré ses supposées dérives politiques, Sandro avait été embauché comme garde champêtre de ce village perdu des Landes. Alors le brillant intellectuel s'était mué en un discret prolétaire campagnard et cela lui allait très bien.

À l'heure de l'apéritif, Sandro raconta la révolte des résiniers qui eut lieu à Cameleyre en 1907. Comment la situation insurrectionnelle avait inquiété monsieur le sous-préfet, il avait alors diligenté la troupe, comme le faisaient régulièrement les représentants de la République bourgeoise née le 4 septembre 1870 après les égarements prussiens de Napoléon le petit, comme l'appelait Victor.

Il termina son exposé en expliquant que comme les choses n'étaient pas très claires dans ce conflit, les descendants des principaux acteurs avaient oublié de populariser cette révolte.

Elsa se passionnait pour cette histoire dont elle n'avait jamais entendu parler. Louise, elle-aussi, commençait tout juste à s'y intéresser depuis qu'elle avait intégré l'équipe d'historiens locaux de Mémoire en Marensin association dirigée par leur prolifique Président, historien-géographe reclusien. L'histoire était loin d'être son domaine de prédilection car elle avait très peu confiance en ses qualités mémorielles depuis qu'elles avaient été abimées à force de s'escrimer sur les pérégrinations de l'Afrika Korps pour passer son bac littéraire. Ces dates de l'absurdité lui avaient pourri la vie mais elle s'en était sortie avec une note honorable.

Perfide, Sandro raconta à Elsa sa célèbre bourde :

– Lors d'un Trivial Pursuit, Louise tombe sur cette question : “Quel est le nom de la bataille qui a vu le peuple Lakota sous la conduite de Tasanka Witko et de Tatanka Iotaké écraser le Septième Cavalerie de Custer ?” Et au lieu de répondre, la bataille de la Little Bighorn, elle avait cru que c'était la bataille de Flushing Meadow !

Ce qui eut le don de provoquer un formidable éclat de rire chez Elsa. Juan qui voulait en rajouter encaissa une sévère contre-attaque de l'institutrice qui avait la riposte facile. Comme la soirée avançait, Louise finit par dresser un lunch landais dont elle avait le secret afin de prolonger ces bons moments.

Et Sandro proposa d'emmener le jeune couple en balade dans les Pyrénées lorsqu'ils reviendraient à Cameleyre.

Tout en adressant un clin d'œil complice à Juan, il précisa que Louise ne serait pas de la partie tant elle détestait la marche, excepté les manifestations en ville. Mais on reparlerait de tout ça, cet été car dans l'immédiat Juan partait en reportage en Espagne.

Lorsque les deux jeunes quittèrent l'ancre de la rébellion permanente, Louise se fendit d'un : " Ils sont vachement sympas ces jeunes. Le beau gosse, il ne ressemble pas du tout à sa bécasse de mère. Je ne peux pas la voir en peinture celle-là..."

Telesforo avait accordé quelques jours à son jeune journaliste de fils afin qu'il prépare au mieux son séjour en Espagne. Après avoir dévalé les escaliers quatre à quatre, Juan hésitait sur la direction à prendre pour traverser le cœur de Bordeaux car il avait plusieurs itinéraires en tête. Il finit par opter pour l'axe le plus direct pour rejoindre au plus vite sa librairie préférée. À l'intérieur de la librairie, pour éviter de se laisser envahir par l'émotion comme à chaque fois qu'il divaguait dans cette cathédrale intellectuelle, il se concentra sur les livres qui évoquaient la guerre d'Espagne. Il tourna et retourna tous les ouvrages qui traitaient de ce sujet avant de n'en retenir que deux qui lui paraissaient les plus pertinents ou les plus accessibles pour un béotien de son genre.

Car comment aborder l'histoire d'un pays qui a subi un tel traumatisme en enchaînant une guerre civile et une dictature violente et mesquine durant presque quarante ans ?

À peine dix ans que la lumière était revenue mais l'intensité était encore bien faiblarde et puis cette guerre avait bouleversé la vie de son père qui n'arrivait pas à se libérer de ses fantômes. Depuis la douloureuse confession, Juan avait compris que sa mère avait délibérément occulté les origines espagnoles des Gonzalo.

Il comprenait mieux à présent pourquoi dès qu'il posait une question sur les origines des parents de son père, on éludait, on biaisait, on prenait des chemins de traverse pour vivre dans le déni matriarcal accepté par son père. À Bordeaux chez les Gonzalo, l'Espagne n'existait pas ! Pas de souvenirs familiaux de la guerre, pas de victimes, pas de dictature, pas de trauma, l'Espagne chez les Gonzalo se résumait à une transhumance estivale vers des plages qu'ils se gardaient bien de fréquenter.

Il régla ses achats et se dirigea vers la place Gambetta où se trouvait un bouquiniste qui avait de sacrés trésors en réserve.

Puis Il poussa jusqu'au refuge politique et philosophique de sa chérie : *Le Gypaète barbu*.

– Salut Phil ! Salut Bob ! Un café Phil, s'il te plaît ! Et toi Bob !, un *Monde Libertaire* pour l'accompagner car je sais que tu vas me vanter les textes de ce canard incomparable. Je préfère devancer l'appel pour renflouer les caisses de ton organisation, n'en déplaise à sa seigneurie dont on sait qu'elle possède tous les sceaux révolutionnaires et moraux à jour !

– Et c'est parti, la provoc' à deux balles d'un petit bourge qui a enfilé les oripeaux bolcheviks, branche historique et pureté idéologique assurées ! Il a la patate le Juan aujourd'hui, ajouta Bob en lui tendant le canard qu'il tira du bas du comptoir !

– Ouais Bob, je me casse en Espagne pour un reportage et j'avais besoin de doc.

– Alors tu files en Espagne, reprit Phil le patron du Gypaète. C'est donc pour ça que ta dulcinée a réservé la salle samedi pour ton départ. Tu n'étais pas au courant ? Et maintenant c'est fait !

Comme le temps filait, Juan prit un second café. Il salua Benoît, l'ancien pilier du stade montois (jusqu'en junior), que ses talents de cuistot privèrent d'équipe première en le transportant à Bordeaux. On devinait qu'il avait officié aux fauteuils d'orchestre tant sa silhouette était massive mais on pouvait imaginer aussi qu'il avait la cuillère un peu trop gustative tellement il avait forci !

– Salut l'aristo-trotsky, tu vas ?

Le beau gosse avait droit à une nouvelle appellation contrôlée à chacune de ses sorties mais il faut dire qu'il l'avait bien cherché. Après cet agréable intermède, il décida de rentrer directement sans passer par le journal, car il avait besoin de bosser le contexte historique espagnol, pour comprendre comment ce pays depuis le putsch des généraux était passé d'une dictature sans concession à la démocratie, accompagnée d'un système aussi anachronique que peut l'être une monarchie.

Après avoir avalé le repas sympa qu'il avait mitonné, il se mit au travail et se rendit compte de son ignorance sur la guerre d'Espagne. Malgré de solides études sanctionnées par des diplômes en sciences politiques, sa tête bien pleine était très mal faite, il ne maîtrisait ni l'histoire ni la géopolitique.

La faute à qui ?

À Trotsky ?

Au matérialisme historique ?

À la rhétorique marxiste ?

Non, tout était de sa faute !

Trop de tchatche facile, en général, il embobinait un auditoire grâce à la maîtrise de la litanie classique du catéchisme marxiste.

Pire, le révolutionnaire qui appartenait à cette fameuse avant-garde issue de la Quatrième Internationale était tout simplement perdu.

Plus il lisait, et plus il découvrait des choses contradictoires qui ne collaient pas avec le canevas personnel qu'il s'était fait de l'analyse marxiste. Il faudrait qu'il demande à Solé de l'éclairer même s'il soupçonnait la copine de sa chérie de vouloir lui imposer ses clichés libertaires. Mais au point où il en était, et comme son départ approchait, il devait en passer par là, car a priori, ce n'était pas la spécialité d'Elsa. Encore que cette dernière était bien moins inculte que son compagnon car son communiste de papa lui avait raconté à sa façon la guerre d'Espagne.

Et c'est au moment où Juan s'apprêtait à ranger tous ces livres étalés sur la table de la salle à manger que la sonnerie du téléphone le tira de son étonnement. Il entendit la voix monocorde de Robert Linda alias Viktor qui l'interpellait une nouvelle fois sur son pseudo avant d'aborder les choses sérieuses :

– Écoute camarade, Monflanquin est un pseudo ridicule ! Cela fait un nombre incalculable de fois que je te demande d'en changer, fais un effort que diable.

– Bien chef, je vais y réfléchir...

Mais Viktor le coupa sèchement :

– Il n'y a pas de chef qui tienne ! Change-moi ce pseudo ridicule un point c'est tout. Et puis arrête avec ton persiflage continu, on ne va pas y arriver. Il y a de choses graves qui méritent toute ton attention. Réunion ce soir à l'endroit convenu.

– Ce soir ?, interrogea Juan, qui avait bien d'autres chats à fouetter en ce moment.

– Oui, ce soir, tu as déjà oublié ? Ton inconstance m’attriste. Monflanquin, tu sais ou tu ne sais pas à quel mouvement tu as dédié ta vie ? Tu sais ou tu ne sais pas que l’odieuse Cromwell en jupe s’occupe à éliminer nos camarades, 27 mineurs !

Il haussa le ton, car il ne supportait pas les errements politiques de cet intellectuel dont la conscience de classe s’effilochoit pour ne pas l’avoir reçue en héritage !

– Monflanquin, tu files un mauvais coton !, ajouta-il excédé.

– Il faut que tu saches que le coton c’est terminé pour moi, je me lance dans la laine.

Il venait d’improviser cette réplique et il savait qu’il allait au-devant de graves ennuis mais qu’importe, il attendit la suite. Elle ne se fit pas attendre. Viktor hésita avant de se mettre en fureur, peut-être n’avait-il pas tout saisi :

– La laine ! C’est quoi ce délire ?, je te rappelle que nous ne sommes pas une succursale de ces agitateurs à la petite semaine ou de ces dessinateurs sarcastiques. Je te rappelle que...

– Oui, je sais que nous appartenons à une élite révolutionnaire dont tu es le leader incontesté et charismatique de ce groupe qui a voué sa vie à je ne sais plus trop à quoi - car comme les causes changent tous les jours et se succèdent les unes après les autres. Dis-toi bien camarade chef que si le combat du mineur anglais torpillé par l’autre dégénérée depuis bientôt une année mérite tout mon respect, je ne vois pas en quoi ma non-participation à la réunion de ce soir va gêner, on se fait plaisir avec ces causes nobles. On a la conscience en paix car comme on possède la science révolutionnaire, les tables de la loi du Vieux à notre disposition, on se la joue mais on n’arrête pas le rouleau compresseur. Viktor, on ne représente rien, on n’est rien, et puis la classe ouvrière française s’en fout du combat des mineurs anglais.

Alors ne me gonfle pas avec tes leçons de frustré de la dictature du prolétariat. Notre grand homme avait tous les pouvoirs en Russie et parce qu'il a joué les gogos intellectuels face à la force brute subtile du géorgien, il a tout perdu. Tu es un vrai trotskiste Viktor. Ta gueule, oui, ta gueule ! Laisse-moi finir Viktor, tu pourras procéder à ma demande d'exclusion plus tard. Tu choisiras toi-même le motif, déviance. Déviance bourgeoise m'irait bien mais tentative de fractionnement réformiste peut aussi m'habiller pour l'été. Je voulais juste te dire que j'avais enfin trouvé un pseudo convenable. J'y avais beaucoup réfléchi et après avoir écarté Liova, Esteban, les petits-fils. Victor (déjà utilisé), Pierre, Alfred, je suis tombé sur André !

Viktor aurait dû raccrocher en envoyant Juan se faire paître, mais un trotskiste n'ignore pas qu'un militant de la trempe de Juan peut passer par des moments de découragement, parce que le combat révolutionnaire est un combat de tous les instants.

Et Juan, n'avait pas cette fibre que la lutte des classes renforce encore un peu plus chaque jour. Viktor joua l'apaisement afin de sauver le soldat Monflanquin, Juan expliqua :

– André c'est André d'Aliker, le journaliste assassiné dans les années 30. Certes il était communiste et je n'ai pas reçu sa bio en recommandé de Moscou pour vérifier s'il était clean. Mais comme il était journaliste comme moi, il a payé de sa vie son engagement. Ça te va comme pseudo ? Ça y est on est calmé ?

Viktor ne disait rien, le pseudo était correct, André était moins loufoque que cet absurde Monflanquin qui n'était que de la simple provocation d'adolescent bourgeois attardé. Juan ayant baissé son volume sonore attendait ses explications pour justifier sa défection :

– Je me lance dans la laine basque tout simplement car je quitte la France pour mon boulot. Direction l’Espagne du Nord. Je ne peux rien te dire de plus même si tu es le chef. Tu ne comptes pas sur moi pour la réunion et je te charge de prévenir les mineurs anglais de ma défection.

Un long silence s’installa. Juan avait hésité à tout envoyer bouler. À tout déballer. Ces postures, ces simagrées, cette pièce de théâtre où les acteurs les plus performants à force de faire de l’entrisme avaient épousé la cause des socialistes au pouvoir, le binoclard protestant en était la preuve vivante, les autres commençaient à frayer avec les capitalistes les plus détestables de cette époque de collaboration de castes économiques et politiques, n’hésitant pas à leur servir la soupe.

Enfin, les plus grands bateleurs de ce courant bolchevik historiquement menchevik se médiatisaient, car ils possédaient un phrasé et une culture à faire frémir un académicien bourgeois empêtré dans les rets d’une gloire achetée ou négociée, pour entrer à la coupole dans une tenue ringarde. Juan l’avait compris très tôt, la récupération des dominants est telle, qu’intégrer une lignée révolutionnaire au demeurant d’obédience trotskiste ne représentait aucun danger pour l’ordre établi, bien au contraire.

Tous ces trublions qui s’étaient réveillés en mai 68 en costumes de révolutionnaires n’avaient été que de simples soupapes de sécurité de cocottes minutes des dominants. Pire aujourd’hui, ils en étaient les plus pitoyables camelots. Et comme le Florentin était un monarque établi, ils étaient devenus des camelots du roi tout simplement.

Juan était fier de son jeu de mots, mais il n’osa pas le sortir à Viktor car celui-ci était dépourvu d’humour.

Viktor était un pur, un moine soldat. Il savait que la trahison était possible y compris chez le révolutionnaire le plus sincère. Mais ce n'était pas une raison pour laisser tomber. Juan était en crise, ses origines sociales étaient un handicap, son mental aussi, il ne l'abandonnerait pas en route. Il réagit, doucement, pour ne pas envenimer la situation, pour essayer de comprendre la crise existentielle du jeune journaliste bourgeois :

– Écoute Juan !

– Les règles de sécurité Viktor, les règles de sécurité ! Mon téléphone est certainement sur écoute !

– Ça suffit !

Et le ton redevint violent. Juan avait été trop loin. On ne joue pas impunément avec l'engagement d'un militant :

– Tu désertes au moment où les mineurs anglais vont être broyés par les capitalistes après une année de lutte. Ce soir, nous devons prendre des décisions pour passer à l'action. Pour soutenir leur combat. Pour ne pas qu'ils meurent. Il faut écrire un tract en urgence, le distribuer samedi prochain, collecter des fonds, créer un comité de soutien. Et toi tu te barres au Pays basque, tu abandonnes une lutte internationale pour t'intéresser à ta sécurité sociale de petit-bourgeois.

– Viktor, on arrête là. Je peux gueuler aussi fort que toi. Tes velléités staliniennes de déstabilisation, tu te les gardes pour toi. Je pars en Euskadi pour mon boulot, pour un organe de presse bourgeois qui appartient à mon père. Je fais encore ce que je veux. Si tu ne me vires pas, je reste dans l'organisation mais ce soir et samedi, tu ne comptes pas sur moi. Sur ce, je te salue...

*

Le soir, on faisait la fête dans un troquet de la rue du Palais Gallien. Un peu pour arroser le véritable départ de Juan dans sa carrière de reporter, mais surtout pour passer un bon moment ensemble, dans ce lieu particulier où la convivialité allait de pair avec la réflexion. Histoire, philosophie, littérature étaient au programme.

Rien que du plaisir pour suspendre le temps.

Arrêter la machine infernale un court moment.

Aliénation, domination, oppression, pouvoir, capital, argent, profit, fétichisme de la marchandise, travail, que des mots passés au crible, mis en accusation, bannis pour un soir.

Ici, on parlait normal.

Le parler normal s'imposait à travers des mots simples comme démocratie directe, entraide, relation sociale.

Une dernière tournée pour assurer une route pédestre puisque tout le monde vivait à Bordeaux et Phil renvoyait tout ce petit monde se coucher. Mais on ne finissait jamais très tard puisqu'on recommencerait quelques jours plus tard. Et les mêmes sujets revenaient sur le tapis.

*

Elsa et Juan marchaient paisiblement dans le cœur de la ville pour rejoindre l'équipe. Les deux tourtereaux aimaient bien leur Burdigala ! C'est ainsi qu'Elsa avait pris l'habitude de nommer la ville car ils avaient écrit ici-même une belle histoire. Et leur petit nid douillet était idéalement situé, seul accroc à ce tableau presque parfait, sans en avoir conscience, les deux rebelles glissaient vers un conformisme petit-bourgeois estampillé de gauche. Juan était un trotskiste de circonstance bien plus que de conviction.

Quant à Elsa, la découverte historique de la face cachée de la patrie des prolétaires avait été un choc intellectuel, même si elle n'osait toujours pas en parler à ses parents, tant ces derniers avaient défendu bec et ongles le Parti. Après cette terrible fracture qu'elle avait découverte très jeune en lisant des livres sulfureux ou tabous, elle était devenue une brillante médiéviste, pour ne pas aborder cette question cruciale avec ses parents car elle les adorait. De plus, ils lui avaient transmis un solide socle affectif. Et ils l'avaient laissé libre de choisir sa voie. Et elle souriait lorsqu'elle entendait Juan débiter sa litanie du parfait catéchèse bolchevik branche purifiée des scories staliniennes. Mais elle ne disait rien ce qui avait le don d'énervé le don Juan qui ne savait pas lire dans ce sourire toute sa naïveté ou son inculture politique.

Elsa s'apprêtait à passer un bon moment lorsqu'elle poussa la porte d'entrée du longiligne bar-restaurant, le fameux Gypaète barbu.

Solé et Elsa se bisèrent. Soledad travaillait avec une sommité de cette caste d'historiens aquitains mais elle n'en avait cure. C'était avant tout une anarchiste très engagée. Et si elle n'était pas nostalgique de cette période, elle avait conscience que cela ne servait à rien de s'appesantir et d'idéaliser un fait sociétal incroyable pour cette époque et surtout dans ce pays. Elle laissait dire les ignorants ou ceux qui avaient une vision très partisane de l'analyse des faits. Elle ne reprenait très rarement les gens car elle ne voulait pas tomber dans le piège de la donneuse de leçons. La plupart des amis qu'elle côtoyait ne racontaient que des banalités ou pire, débitait le catéchisme du parfait perroquet.

Elle gardait pour elle ses recherches sur la Révolution libertaire espagnole car elle avait encore beaucoup de choses à découvrir, exactement comme pour la Commune de Paris.

Ces deux révolutions sociales avaient été de courte durée mais elles avaient atteint une telle intensité que toutes les forces réactionnaires y compris celles de gauche, ce qui est loin d'être un oxymore, en avaient falsifié le déroulement. Même Karl Marx qu'elle détestait avait eu un sursaut de lucidité en écrivant *La guerre civile en France*.

Quant aux communes libertaires espagnoles, il lui restait beaucoup de travail personnel à réaliser afin de révéler ce communalisme sociétal évident. L'historienne faisait parfois le grand-écart entre sa philosophie et une parenté évidente avec le matérialisme historique. Mais depuis qu'elle avait découvert la poétique historique et philosophique de Walter Benjamin, elle s'attachait à faire connaître les spasmes révolutionnaires des opprimés afin de briser le légendaire continuum historique des vainqueurs. Elle s'essayait à faire renaître l'histoire des vaincus, méconnue, oubliée ou tout simplement déformée pour prolonger cette fameuse constellation révolutionnaire inter-temporelle chère à Walter Benjamin.

Elle était aussi une redoutable bête politique lorsque son auditoire avait des arguments à lui opposer. Elle n'hésitait pas à débattre, à reconnaître les erreurs de son mouvement, à désacraliser car elle ne supportait pas les dogmatiques sans jugeote, les incultes qui assènent leurs vérités pour captiver un auditoire. Enfin l'anarchie, elle la côtoyait au quotidien depuis qu'elle vivait avec Bob.

Son compagnon avait refusé de porter les armes à la suite de l'agression de la puissance coloniale à l'encontre du peuple algérien, comme il disait. Putain de guerre d'Algérie qui avait brisé à tout jamais sa jeunesse ! Privé de ses droits civiques, l'insoumis vivait dans la clandestinité.

Payé au black par Phil qui se foutait des éventuelles condamnations de cet état bourgeois au service des classes dominantes qui édictent des lois pour faire baisser la tête à une armée d'esclaves que le grand capital exploite.

Phil avait pris en main le jeune Bob pour l'aider à survivre à sa sortie de prison. Comble de l'ironie, les généraux putschistes venaient d'être réhabilités par un ancien ministre de la République qui avait joué un drôle de jeu à cette époque.

Et Bob avait été absous en même temps que les généraux putschistes, il n'en revenait toujours pas. Mais pire que toutes ces absurdités qui bouleversent la vie du quidam historiquement malchanceux comme l'avait été Walter Benjamin, c'était la perte à tout jamais du rire, de la joie de vivre, qui plombait la vie de Bob depuis qu'il avait subi cette infamie. Alors pour survivre, il mentait, grimaçait mais n'aimait plus les gens. Terrible pour un homme doté d'une telle générosité.

Et ce n'était pas sa chère Solé qui allait lui faire une psychanalyse par le rire, elle lui avait déjà évité le suicide, elle ne pouvait en faire un clown même triste.

Solé et Bob étaient des gens adorables, des gens généreux mais ils ne riaient plus. Mais il est vrai que les révolutionnaires du monde entier ont le rire en berne puisqu'ils portent sur leurs frêles épaules toute la misère du monde. Aux dires de Juan, seul Staline l'avait bien compris lorsqu'il annonçait dans l'article 25 bis de la loi marxiste-léniniste approuvée par le énième congrès, validé par Boukharine en personne lors de ses aveux, pour dire si c'est une loi intangible, un postulat : "*Un peuple heureux n'a pas besoin d'humour*".

Et dans ce cercle d'intellectuels, Juan était le seul à avoir le sens de l'humour, lui le trotskiste ! Car en principe, tous les descendants des deux branches antagonistes nées du marxisme-léninisme brevetée bolchevik tampon certifié 25 octobre 1917 : l'officielle, la stalinienne et la clandestine, la trotskiste, sont dépourvus d'humour ! Pourtant Juan en avait à revendre.

Lecteur assidu de BD même les plus déjantées, il avait cet humour spontané, corrosif, salvateur qui ne collait pas avec les préceptes des troskos qui avaient le droit de rire une fois par an et encore après avoir demandé la permission aux chefs historiques de tous les groupes nés des scissions pour des raisons de pureté idéologique.

Tous ces gens tristes se retrouvaient pour faire des procès en sorcellerie à tous les impies qui riaient. Juan riait de tout et Elsa adorait le rire de Juan, alors elle riait aussi. Et ce soir, ils allaient rire avec Phil qui riait aussi.

La petite fête improvisée avait été décidée par les deux historiennes.

Tout allait bien jusqu'au moment où le beau gosse voulut faire le malin. Il provoqua Solé, juste pour la taquiner mais hélas, il avait oublié qu'on ne plaisante pas sur ces sujets-là. Tout était parti d'un banal :

– Alors tu as vu que nous avons beaucoup de respect pour le combat que Makhno a mené. Broué l'explique bien dans le bouquin de King, dans le livre que j'ai filé à Bob !

La réplique fut cinglante :

– Juan, tu sais que je t'aime bien mais je te le dis en face : tu n'es qu'un stalinien, oui, un sale stalinien ! Ignorant, pérorant, imbu de ta suffisance marxiste à deux balles qui ne tient pas une minute dès que le vernis craquèle...

Juan suffoquait :

– Je ne te permets pas...

Il n'eut même pas le temps de finir sa phrase qu'il dut encaisser une seconde salve aussi violente que la première :

– Un stalinien certes sympathique mais un stalinien tout de même. De la pire espèce car tu ne sais rien, tu ne connais rien et dès que le débat monte d'un cran, on découvre alors le prêtre béat qui évangélise sans savoir que son Dieu est un dictateur de la pire espèce. Exactement comme son acolyte Lénine. Je poursuis, tu parleras tout à l'heure. J'ai entendu les mêmes âneries que tu dé bites dans la bouche d'une copine de la CNT car la désinformation bolchevik a traversé toutes les époques parfois portées par les plus brillants intellectuels français. Juan Gonzalo, je te le demande : connais-tu l'ordre N°1824 édicté par Trotski à l'encontre de Nestor Makhno ? Non ?

Juan secoua la tête, Solé poursuivit :

– Pas grave, je t'ai surligné en jaune ce point dans les deux bouquins que je vais te passer. Je t'explique vite fait : alors que les armées noires sont aux prises avec les armées blanches de Dénikine, Trotski souhaite l'abolition de la république anarchiste indépendante de Gouliaï-Polié et signe en tant que président du soviet révolutionnaire militaire de la république ce fameux brulot dictatorial et anti révolutionnaire. Je te laisse découvrir le visage de ton héros qui préférait un Grigoriev ou un Dénikine à des communes libres anarchistes. Il complétera cet ordre par un nouvel ordre du jour (numéro 107) qui en gros expliquait que : le châ timent ne peut être que le peloton d'exécution pour le franc-tireur Makhno et le traître félon Grigoriev. Amalgame voulu et encore en vigueur chez tous les ignorants de ton espèce qui ont repris la théorie de votre guide à propos du Koulak et de l'amour de son cheval.

J'ai entendu une sommité trotskiste d'un groupuscule différent du tien, me tenir les mêmes propos ridicules, soixante ans après les éruptions du Feldwebel, devenu Feld Maréchal de l'armée rouge.

Elle tendit son verre en direction de celui de Juan et lui proposa de trinquer.

Acte de paix ?

Juan sonné, groggy, répondit à l'invite comme un automate en toquant le verre de l'anarchiste.

Elsa n'était pas intervenue pour prendre la défense de Juan, car elle connaissait toute cette histoire. Elle avait lu le livre de Jacques Baynac *La Terreur sous Lénine* mais elle voyait bien depuis qu'elle côtoyait au quotidien que son amoureux ignorait tout de la face cachée de Trotski, Solé enchaîna :

— Juan, j'ai beaucoup apprécié le livre, les photos et les textes de King et de Broué. Il est vrai que la vie de Trotski fut horrible avec la mort qui rôdait autour de lui après son expulsion de la Russie soviétique. Les agents du Guépéou infiltraient son entourage. Mais il faut que tu connaisses le parcours de ce groupe bolchevik qui a fini par laisser le destin de la révolution dans les mains d'un monstre de la pire espèce. Mais ils y étaient pour quelque chose bon sang de bon sang. Je t'ai mis les bouquins de Skirda et de Rocker pour commencer.

Mais je t'ai mis aussi le bouquin de Victor Serge : *Vie et mort de Léon Trotski* et sa correspondance avec Rosmer qui a toujours été en contact avec lui. Et comme Elsa m'a dit que tu partais en reportage en Espagne, deux livres essentiels à mes yeux : *Hommage à la Catalogne* de Georges Orwell et *Ceux de Barcelone* de Kaminski. Bon, on arrête là car je ne veux pas gâcher ta soirée mon petit Juan. J'y suis allée un peu fort mais c'était voulu pour te déciller tes yeux.

Et elle lui fit la bise.

– À table ! hurla Benoît. Vous ne pouvez pas changer de sujet et parler de la sublime chistera de Lescarboursa à Blanco ! De cette offrande du dacquois au biarrot pour l'essai d'Estève plutôt que de nous casser les pieds avec tous ces Russes qui sont morts depuis longtemps !

Phil rameuta une nouvelle fois les troupes afin que le repas concocté par le cuistot montois soit lancé. À la table voisine, un vieux, très vieux journaliste que Juan et Elsa avaient déjà aperçu au Gypaète Barbu, précisa au jeune journaliste qu'il partait en Espagne avec de très bonnes lectures.

À la fin de la soirée, lorsque chacun regagna ses pénates, Juan qui portait le sac de livres que lui avait préparé Solé, souhaita évoquer la leçon d'histoire révolutionnaire de ce soir où il avait atteint le degré zéro de conscience révolutionnaire en se faisant traiter de stalinien.

Et si la leçon allait le marquer à tout jamais, il avait besoin de parler :

– Qu'est-ce qu'elle m'a mis dans la tronche ta copine !

– Faut dire que tu l'as bien cherché.

– Merci, vas-y rajoutes-en une couche !

– Mais non, je ne voulais pas t'enfoncer mais ça te pendait au nez depuis un moment. Reconnais que tu as beaucoup survolé l'histoire avec tes études. Que depuis que tu t'es engagé dans ton organisation, tu écris, tu lis mais tu ne rentres pas dans le cœur de ces idéologies. Il n'y a rien de bien grave. Lis ce que t'a donné Solé et on reparlera de tout ça à ton retour...

– Es-tu en train de me dire que tu connaissais tout ça ?

– Oui, mon petit stalinien adoré ! Sauf que moi contrairement à toi, je n'ai jamais moufté sur ces sujets. Pourquoi ?

Tout simplement parce que mes parents ne peuvent pas l'entendre. Et comme ils ont un peu de mal avec toi même s'ils t'aiment bien. Le brillant garçon qui marche à mes côtés va se servir de cette grande baffe pour rebondir, on parie ?

– Et qu'est-ce qu'on gagne ?

– Devine !

Place Pey-Berland, elle l'arrêta et l'embrassa avec fougue en se frottant ostensiblement contre lui sans aucune pudibonderie, quitte à choquer les rares passants qui détournaient leurs regards parfois envieux. Ce slow statique improvisé affola les capteurs sensitifs des cerveaux du jeune couple. Il était temps de passer à un acte révolutionnaire démocratiquement consenti après avoir reçu un ordre aussi directif.

Le 1824 ou le 107 ?, ils ne se souvenaient plus.

Les deux amoureux tournèrent sur la gauche pour emprunter le cours Alsace Lorraine avant de retrouver leur appartement.

Direction l'Espagne

Juan descendit prestement les escaliers pour retrouver la R5 qui était garée juste au bas de l'appartement. Car à chaque fois qu'il conduisait la voiture, il trouvait une place de libre à proximité de leur appartement et Elsa n'en revenait pas du bol qu'il avait. Il balança son sac à dos dans le coffre, lui adressa un signe de la main avant de disparaître dans l'habitacle de la Renault.

Il sortit rapidement de Bordeaux par un axe tortueux qui lui permettait d'éviter les éventuels bouchons qu'il ne supportait pas.

Il n'avait pas souhaité réserver d'hôtel car il avait une idée en tête : dénicher l'hôtel-restaurant de la connaissance de son père.

Était-ce une piste sérieuse presque cinquante ans plus tard ?

Il verrait sur place, mais il n'était pas inquiet.

Certes la tâche était délicate mais à son âge, l'insouciance est un sacré moteur pour avancer.

Son père lui avait fait un sacré cadeau pour son premier reportage. Bah ! pensa-t-il je vais me laisser guider par les événements, direction Pasajès. Ses chances de réussite étaient faibles pour trouver le fameux Andoni, en revanche, il savait où chercher son grand-père.

Mais bon sang, son père aurait pu demander au détective de lui donner l'adresse du restaurant de Celso car il ne se voyait pas dire au premier quidam rencontré dans la rue : salut camarade, je cherche le restaurant d'un grand cuisinier basque marié avec la cousine de la mère, ah, j'oubliais cousine germaine de la mère du copain de mon père qu'il n'a pas vu depuis le début de la guerre.

Mais à force de répéter, Juan venait de se rendre compte qu'il avait oublié l'essentiel. San Pedro ? San Juan ? Putain, si le gars s'aperçoit que je ne suis pas du coin, il va croire que je suis un flic français infiltré sur le territoire espagnol pour faire du renseignement depuis les accords entre les deux impérialismes oppresseurs.

Tout ça pour que ces nazes de Français vendent leurs locomotives rapides à ces d'Espagnols avant leur entrée dans la grande cour de l'Europe des capitalistes !

Alors avant qu'il ne me dégomme, comment lui dire que je suis un authentique révolutionnaire qui approuve totalement son action pour la libération du peuple basque.

Que j'ai manifesté avec les Jeunesses Communistes pour sauver Puig Antich ! Une mobilisation monstre, en vain. Il n'y a que les fachos pour tuer des opposants politiques de cette façon.

Strangulation par garrotage, une honte pour le genre humain.

*

Pour la première fois de sa vie, Juan traversait la frontière franco-espagnole. Il passa sans encombre les différents contrôles en usant discrètement, très discrètement de son sésame, sa carte de journaliste. Tu parles d'un révolutionnaire qui utilise les artifices de cette société du paraître, enfoiré va ! Le Pays basque, Euzkadi mort en juin 1937, aujourd'hui revendiquant un Euskadi et Liberté (*Euskadi Ta Askatasuna*) au milieu d'un paysage contrasté.

Juan découvrait la violence destructrice de l'économie capitaliste qui défigure l'environnement et le paysage.

Le dictateur avait bradé les richesses de ce pays occupé depuis juin 37 à ses amis afin qu'ils s'enrichissent dans cette économie autarcique.

Des capitalistes furieusement basques avaient-ils collaboré ?

La réponse était évidente, le vieux dictateur était mort paisiblement dans son lit, il passait toutes ses vacances à Donostia dans son palais ! Il avait certainement reçu la bénédiction d'un prêtre basque avant de dégager. Car les prêtres basques pullulaient chez tous ces fachos de l'Œuvre de Dieu. Juan avait tracé une ligne claire géopolitique qui lui convenait. Analyse marxiste aux petits oignons et introspection historique au programme, tout allait bien.

Il jetait un œil sur le paysage lorsque la route ondulait. Collines vertes et industrialisation sauvage jouaient avec la rivière ou avec le fleuve qui louvoyait entre les deux.

Et ces sordides bâtisses réservées aux esclaves modernes.

Honnies par les capitalistes, peut-être honnies par les Basques parce qu’Espagnols ?

Juan faisait attention, il était concentré.

Les camions et les camionnettes roulaient comme des malades, et les vents venus de l’Atlantique avaient charrié des nuages qui bientôt déversèrent de violentes bourrasques de pluie. Putain, je n’y vois rien, jura Juan !, il faudra que je change les balais d’essuie-glace.

Il assura sur la nationale 1. La bourrasque s’était intensifiée depuis qu’elle avait franchi en force la barrière rocheuse. Comme il n’y voyait pas grand-chose, pressé par des coups de klaxon intempestifs, il longea le port de Pasajès pour finir par atteindre San Sébastian ou Donostia. Il traversa l’Urumea par le pont Santa Catarina et s’en vint buter sur la magnifique et éternelle Concha.

Il gara la R5 dans une rue adjacente et revint vers la plage.

Comme la pluie avait baissé d’intensité, il se dirigea vers le port et la Parte Vieja, cœur historique ou politique de Donostia.

Place de la Constitution, aucune émotion !

Ça la fichait mal mais le reporter était encore bien tendre. Juan découvrit les bars à tapas de ce quartier très typé. Comme le premier ne lui revenait pas, il poussa la porte du second.

Il huma ces odeurs particulières avant de laisser faire un œil enfin éveillé aux aguets. Les pintxos étaient étalés sur le bar à côté.

Un feu d’artifice coloré complété par une explosion de senteurs. Derrière, les alignements de douceurs, pendaient de longilignes jambons avec en toile de fond une impressionnante collection de bouteilles d’alcools. Les murs étaient tapissés d’affiches expressives. Juan nota un très joli drapeau basque surréaliste à côté du classique Ikurriña.

Le *camarero* qui suivait du coin de l'œil l'intrusion de cet étranger, pire un touriste avec un appareil photo en bandoulière, le reçut de façon très désagréable lorsque Juan commanda un verre de rouge.

Et là, il commit une première grosse bévue...

– Je cherche un très bon restaurant de poissons à Pasaia ou Pasajès, demanda-t-il innocemment au patron barbu.

Ce dernier s'approcha très près de Juan. Il eut une soudaine envie de le saisir au collet avant de se raviser car du monde commençait à pénétrer dans son établissement.

– Pour qui travailles-tu ? Police française ou Guardia Civil ? Car si ton espagnol est policé, tu ne peux masquer tes origines françaises.

Qu'est-ce que tu cherches ? Du poisson il y en a autant ici à Donostia qu'à Pasaia. Des pintxos ?, tu en as tout autour de toi, alors si tu as faim, vas-y ! Sinon dégage sale flic.

Juan devint tout rouge. Se faire traiter de flic, lui le révolutionnaire ! Quel piètre détective il faisait ! Pitoyable ! Devant ce spectacle, notre homme comprit que ce jeune était un simple touriste mais il resta méfiant. Juan était décomposé et il avait eu très peur après cette violente invective. La frayeur dissipée, il s'expliqua :

– Je suis vraiment désolé, commença-il ainsi sa tentative de conciliation. C'est la première fois que je viens à Donostia. Je suis un journaliste français en reportage. En Espagne mais aussi en Euskadi. Mon père est originaire d'Irun. Il a quitté l'Euzkadi à 8 ans, glissa-t-il innocemment. Il m'a demandé de rechercher le restaurant de son oncle à Pasajès comme on disait à l'époque car il y a passé de formidables vacances avant le départ de sa famille en France. Je ne me souviens même plus s'il m'a dit de chercher du côté de San Juan ou de San Pedro !

Juan tira sa carte de presse de son portefeuille, en prenant soin de masquer une partie de son nom afin de bien mettre en valeur le liséré bleu, blanc, rouge et sa photo. Puis il rangea la carte et prit une voie de circonstance : « Pour ma première visite en Euskadi, je suis vraiment confus, insista-t-il comme le grand hypocrite qu'il pouvait être. »

Le charme et l'innocence feinte du journaliste firent leur effet. Le géant barbu redevint un commerçant même s'il n'avait pas trop de temps à perdre avec ce jeune Franco-espagnol. Il finit par le renseigner et se mit à le tutoyer :

– Tu reprends la Nationale 1 jusqu'au port. Là tu te diriges vers San Pedro. Tu trouveras, c'est un des trois derniers bars, mais celui-ci fait restaurant. Je pense que c'est chez Iñaki, le restaurant que tu cherches. Avant l'invasion, c'était un restaurant classe. Aujourd'hui, le fils en a fait un lieu très agréable. J'y vais de temps à autre...

– Merci pour tout ! Et combien... ?

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase que le géant avait glissé à l'autre bout du bar. Avec maestria, il servit cinq verres alignés sur le bar sans une seule fausse note. Puis après avoir rangé la bouteille dans le casier, et donné un coup de pied dans la porte qui se referma dans un clac rassurant, revint vers Juan :

– Laisse, c'est pour moi. J'espère que tu repasseras goûter les pintxos. Payer ta tournée. Tu me raconteras tes aventures ! Ah, un dernier truc. Lorsque tu rentres dans un bar à Pasaia surtout à San Juan : salue en disant *kaixo* !, prononce bien *caïcho* !, les gens te regarderont moins de travers. Et pense à bûcher l'euskara, tu auras moins l'air d'un flic !

– Merci pour le conseil,.... ?

– Txomin et toi ?

– Juan !

*

Arrivé à l'entrée du port, il décida de filer en direction de San Pedro. Il avança jusqu'au niveau de l'embarcadère, là où quelques personnes attendaient que la navette fasse la traversée de la ria entre les deux quartiers. Il avait repéré trois bars dont, le dernier lui plaisait. Mais était-ce le bon ? Hé ! hé se dit-il, j'ai une idée ! Je vais voir si je progresse dans le journalisme d'investigation. Il décida de faire demi-tour et de s'arrêter à une pharmacie. Comme il n'y avait pas beaucoup de monde dans la pharmacie, son tour arriva rapidement.

Lorsqu'il posa la question à la première pharmacienne, cette dernière qui ne connaissait pas l'endroit, interrogea la jolie petite brunette qui, elle, savait où se trouvait le bar-restaurant recherché.

— La couleur des persiennes et des balcons est caractéristique, mais il est vrai que l'entrée est masquée. Vous trouverez quelques tables installées sur le trottoir, mais il n'y a pas d'enseigne. Si vous ne trouvez pas, vous revenez me voir, dit-elle de façon délibérée accompagnant sa réplique d'un sourire amusé.

La jeune fille était jolie comme un cœur et Juan était beau gosse. Mais elle se reprit très vite et redevint très professionnelle. Juan la remercia et sortit.

Les pièces du puzzle avaient l'air de s'assembler correctement. Il reprit la voiture pour se garer au plus près du bar restaurant. Oui, cela correspondait bien à la description du restaurant que venait de lui faire la jeune femme même s'il constata qu'il n'y avait pas de table ni de chaises installés dans la rue. Des slogans nationalistes badigeonnés sur les murs lui firent penser que c'était le bon endroit.

Il poussa la porte et prononça le fameux *kaixo*. Tout le monde tourna la tête vers l'intrus. Une table de vieux Basques tirant sur des cigares reprit son babil habituel sans même faire attention au jeune homme. Les autres tables finissaient leur repas.

On parlait fort.

La fumée avait envahi la salle.

Les *puros* tiraient comme de vieilles cheminées.

Juan observait le spectacle, balayant le moindre recoin de la taverne sans trop s'attarder sur une scène particulière pour éviter de jouer le touriste étranger. Il attendit que quelqu'un s'occupe de lui. Pour se donner une contenance, il alluma une cigarette. Iñaki sortit de la salle arrière et aperçut Juan, il vint vers lui :

– Bonjour, je suis à vous dans cinq minutes, sans lui laisser le temps de répondre, car il portait un plateau lourdement chargé en assiettes avec des desserts.

De retour en salle, Juan apostropha :

– On peut déjeuner ?

– Bien sûr, choisissez une table, j'arrive...

Juan s'installa et écrasa sa cigarette dans le cendrier.

Il regarda Iñaki s'affairer.

Il alignait les cafés au fur et à mesure sur les sous-tasses posées sur le bar.

Il prit le plateau en deux temps et rejoignit la table des vieux pêcheurs basques.

En virtuose, il distribua le tout dans un tempo parfait et s'en revint chercher les liqueurs. Juan observait Iñaki.

Plus d'un mètre quatre-vingt, beau gosse, un franc sourire à peine déformé par le rituel de ce métier.

Juan le trouva sympathique, rien à voir avec l'accueil spartiate du nationaliste de la Parte Vieja qu'il avait fini par amadouer.

On aurait dit un professeur de philosophie.

Après cette évaluation, Juan se concentra pour aborder mentalement son déroulé afin de parvenir à ses fins.

Certes, la partie s'annonçait plus facile au premier abord, mais comme l'enjeu était tout autre, Juan décida de la jouer décontractée lorsque Iñaki revint vers la table où il s'était installé, ayant eu le temps de happer au passage la carte des menus avant de retourner derrière son bar.

– Que conseille le tenancier de ce restaurant lorsqu'il a affaire à un Franco-espagnol qui découvre le Pays basque et qui a un très bon coup de fourchette ?

Cette « ouverture » peu ordinaire eut le don de plaire à Iñaki.

– En entrée, je vous propose une assiette de *fritos : calamares, berberechos y croquetas*. Et il reste un excellent *merluza salsa verde con almejas* ! Cela vous convient-il ?

– C'est parfait. Et je vous laisse me proposer le vin qui va avec.

– Bien, j'envoie en cuisine.

Juan s'était régalé. Vraiment. Il avait même apprécié le *Txakoli*.

Pour digérer et prolonger cet instant, Juan avait commandé un café et un digestif.

L'heure de vérité avançait.

Jusque-là, il avait poussé ses pions avec élégance.

Il allait sortir sa dame car il ne fallait pas laisser passer l'occasion.

Au moment du coup de feu, Iñaki avait demandé à Lurdes de venir en salle lui donner un coup de main.

Paquita avait pris sa place habituelle à la caisse pour soulager son fils. Et comme elle avait l'habitude de le faire, elle furetait dans ce lieu qu'elle connaissait si bien afin de noter tous les événements.

Elle avait toujours été curieuse et bavarde au grand désespoir de son mari qui voulait qu'elle se taise.

Tournant la tête en direction de son fils qui se dirigeait vers la table occupée par un inconnu, ce dernier lui adressa un sourire bienveillant. Tiens se dit-elle, il a l'air bien sympathique cet étranger, vu son apparence, le jeune homme était certainement Français.

Il n'y avait que très peu de touristes dans ce coin de Pasaia car la situation politique en Euskadi ne favorisait pas les visites.

Les voisins français n'avaient pas bonne presse depuis que les relations s'étaient tendues des deux côtés de la frontière.

Problèmes de la pêche, assassinats, collaboration des polices aux ordres des pouvoirs socialistes des deux pays, sanctuaire basque en territoire français pour les clandestins de la branche militaire de l'organisation séparatiste basque, exactions des barbouzes espagnols ou autres sur le territoire basque.

Et à venir, l'entrée de l'Espagne dans l'Europe.

Que des impasses qui ne favorisaient ni la poésie ni la découverte de ce pays qui cherchait à s'émanciper après les quarante années de chape de plomb qu'il venait de vivre dans la douleur et le sang.

Après avoir encaissé les derniers clients et donné les dernières consignes à Lurdes, Paquita se fit un café et vint s'installer près d'une table pas trop loin de l'étranger car quelque chose l'intriguait.

Qui était ce jeune homme ? Que venait-il faire ici dans ce bar où l'on ne rencontre le plus souvent que le pêcheur basque de San Pedro ?

Rusée comme pas deux, elle prit le quotidien qui était posé sur le bar et se mit à tourner les pages à intervalles réguliers pour faire croire qu'elle lisait mais elle attendait la suite ...

– Merci, dit simplement Juan lorsqu’Iñaki déposa le café et le verre d’alcool blanc sur la table. Avez-vous un instant à me consacrer ?, j’ai des choses très importantes à vous demander, invitation qu’il accompagna d’un sourire généreux afin de mettre en confiance le restaurateur.

– Je vous écoute, répondit Iñaki sur la défensive.

– Tout d’abord, laissez-moi vous dire que je ne suis ni un flic, ni une taupe d’une organisation politique quelconque, juste un journaliste français !

Et il sortit son passeport et sa carte de presse et les posa sur la table afin de rassurer Iñaki.

– Je mène une double enquête. Mon père, patron de presse en France m’a envoyé en Espagne pour étudier l’intégration de l’Espagne dans l’Europe. Et je voulais débiter mon reportage dans un pays aussi étonnant que le Pays basque.

Jusque-là, rien d’extraordinaire. Iñaki, intrigué, s’accorda un moment :

– Je pose le plateau et je reviens.

Juan attendit. Iñaki revint avec une bouteille et un verre.

Il s’assit à la table de Juan.

Iñaki remplit le verre du journaliste et se servit.

Pour signer en quelque sorte un pacte de convivialité, pourtant Juan sentit que sa dame était en danger.

Attention à la fausse manœuvre !

Dès que l’on a la pièce en main, on se doit de la bouger.

Juan fixa intensément Iñaki, se gratta la gorge :

– Si je suis venu vous voir, ce n’est pas par hasard. Mon père s’appelle Telesforo Gonzalo. Il est né à Irun. Il a quitté l’Espagne ou le Pays basque pour être plus précis au moment de la guerre d’Espagne.

Il m'a envoyé dans son pays, non seulement pour étudier la transition démocratique mais aussi et surtout pour savoir pourquoi son père l'a abandonné à l'âge de huit ans et n'a jamais souhaité le revoir.

Un court instant de silence. Des interrogations, des deux côtés. La première délivrée à haute voix par Iñaki :

– D'accord, mais quel est le lien entre votre histoire et la nôtre ?

– Avant de poursuivre, êtes-vous le fils de Paquita et de Celso ?

En entendant son prénom, Paquita se redressa, laissa retomber les pages ouvertes du journal et ouvrit ses oreilles.

Son rythme cardiaque s'accéléra, elle avait vu juste.

Une fois encore, rien d'anodin dans cette visite.

– Oui.

– Vos parents sont-ils toujours en vie ?

– Oui.

La dame était posée. Échec au roi !

Juan ne tergiversa plus, avala et sourit à Iñaki.

– Merci pour votre franchise car vous vous en doutez, ma mission n'est pas simple. Aurai-je la possibilité de rencontrer votre père ? Il est le seul à connaître ce que mon père n'arrive pas à savoir. Avant son exil, mon père a passé de merveilleuses vacances ici-même avec un de vos cousins.

– Avant de voir si mon père accepte de vous recevoir car il est vieux, je vous propose de...

Mais sa mère ne lui laissa pas le temps de finir sa phrase. Elle se leva et s'approcha de la table où les deux jeunes gens discutaient.

– Ton père se repose mais dès que je lui dirai qui veut le voir, il n'y aura aucun souci pour qu'il rencontre le fils de Telesforo Gonzalo.

Juan intériorisa : échec et mat !

Une jolie grand-mère lui souriait à présent. Bien apprêtée, bien coiffée, elle savait mettre en valeur son visage rieur. Et si la silhouette s'était empâtée, elle avait gardé un sourire enjôleur, insouciant qui avait toujours été la marque de fabrique de cette adorable dame qui n'avait jamais renié ses origines malgré tout ce qu'elle avait vécu.

– Je suis une vieille chouette et une vieille pie aussi ! J'ai tout écouté et donc tout entendu. Vous êtes le fils de Telesforo Gonzalo, c'est loin tout ça. Bon, allez jusqu'à l'embarcadère, prenez la navette et allez-vous balader dans le joli quartier de San Juan. C'est l'âme basque de Pasaia. Enfin, vous verrez par vous-même. Prenez le temps. À votre retour, vous rencontrerez mon mari.

– Merci beaucoup madame, de votre gentillesse et de votre aide. C'est important pour mon père. Il faut qu'il se délivre de ses fantômes. Et merci à vous aussi, ajouta-t-il en se tournant vers ... ?

– Iñaki ! précisa le restaurateur, nous aurons l'occasion de reparler de tout ça. À tout à l'heure.

Juan toqua le verre d'Iñaki qui se leva. Il paya son repas à Lurdes et partit à la découverte de San Juan. La recherche de l'hôtel aux alentours de Donostia viendrait plus tard.

*

Après avoir traversé la ria, Juan découvrit que les Basques célébraient leur victoire sur Charlemagne et que Victor Hugo était passé dans le coin ici même à San Juan. Il doubla une sorte d'octroi avant d'arriver au beau milieu de la place centrale. Comme les bourrasques de l'Atlantique avaient fini par désertier les collines environnantes, le soleil dispensait ses premiers reflets.

Juan repéra un bar qui avait laissé à l'abandon quelques tables mouillées, il essuya d'un revers de main la chaise et s'assit en attendant l'hypothétique visite d'un serveur plus curieux qu'un autre. Mais même si le temps était frisquet, Juan profita de ces instants avant son rendez-vous avec Celso.

Il remonta le col de son blouson, tira une cigarette de son paquet de Gauloises, l'alluma, la posa sur le coin du cendrier après la première bouffée puis fit un premier tour d'horizon.

Les drapeaux basques suspendus au balcon et les slogans nationalistes en direction des prisonniers politiques accompagnaient la décoration colorée des façades. Juan était au cœur d'un foyer du mouvement nationaliste.

Le grand béotien de la question basque qu'il était ne pouvait ignorer ce fait en découvrant ces ex-voto nationalistes.

Il écrasa la cigarette et sortit son Reflex.

Il ne vit pas le serveur dans son dos qui avant de lui demander ce qu'il souhaitait consommer lui claquait :

- C'est dangereux ce que vous faites là !
- Prendre des photos d'un endroit aussi typique, c'est dangereux ? Il n'y a personne au balcon !
- Je vous mets en garde, c'est tout. Vous êtes ici à San Juan et on sait très bien comment opèrent les tueurs avec leurs appareils-photo !
- Je trouvais simplement l'agencement remarquable. C'est la première fois de ma vie que je viens à Pasaia. Et je découvre ces quartiers étonnants, cette architecture...

Agacé, le serveur coupa court à la conversation qui prenait un tour dont il n'avait que faire :

- Faites attention à vous, c'est tout ! Vous êtes Français et en ce moment, les relations entre les Basques et les Français sont très tendues ?

– Et qui vous dit que je ne suis pas Basque ?

Coupant court, le serveur revint sur son terrain :

– Qu'est-ce que vous buvez ? Et vous ne voulez pas consommer à l'intérieur, il ne fait pas très chaud !, insista-t-il.

Quelle idée d'aller boire en terrasse à cette époque de l'année et de prendre des photos, une idée de Français !

Tout en buvant sa bière, Juan réfléchissait. Il avait bien senti toute la tension qui régnait à Donostia ou à Pasaia alors qu'il avait passé la frontière, détendu.

Il but une nouvelle gorgée et décida de clore le sujet basque en se promettant d'y revenir dès qu'il serait de retour à Bordeaux.

Il régla sa consommation et hésita sur la marche à suivre, monter vers les hauts de San Juan ou flâner le long des quais afin de passer le temps avant la rencontre capitale qui l'attendait.

Celso

De retour à San Pedro, Iñaki guida Juan jusqu'au bureau puis s'éclipça. Juan légèrement anxieux ferma la porte et découvrit un monsieur très âgé, au regard intense. Il ne se leva pas pour le saluer mais d'un signe l'invita à s'asseoir. Paquita avait préparé du café. Pendant que le jeune homme remplissait les deux tasses, Celso en profita pour l'observer. Il lui fit bonne impression :

– Ainsi, Juan Gonzalo, vous êtes à la recherche d'un passé qui prend sa source au tout début de la guerre civile ? Avant de vous laisser la parole, je voulais juste savoir si vous êtes prêt à tout entendre de la terrible histoire de votre famille ?

Juan n'hésita pas :

– Tout d’abord, je tenais à vous remercier pour avoir accepté de me recevoir. Votre fils et votre femme m’ont beaucoup aidé dans ma quête. Car lorsque j’ai débarqué à l’improviste en Euskadi, je traînais un sacré handicap avec mon nom. Comme vous le savez, je suis le petit-fils du juge Gonzalo qui est dit-on, un authentique criminel d’un régime qui ne l’était pas moins. Si je suis venu vous voir, c’est parce que mon père m’a dit que vous étiez en capacité de nous aider à résoudre une énigme familiale car vous connaissez ce sinistre personnage. Je vous ai trouvé, et c’est formidable !

Juan s’arrêta un instant. Après cette entame, le silence s’installa, laissant le temps aux deux hommes de se concentrer. Juan, pour ne pas se disperser, Celso pour aller à l’essentiel afin de ne pas se fatiguer. Il avait écouté attentivement l’entame du jeune journaliste. Il avait fait allusion au Pays basque mais visiblement Juan Gonzalo n’était pas venu le voir pour étudier avec lui l’impasse politique dans laquelle se débattait son pays. Il chassa ces idées et fit signe au jeune homme de poursuivre, Juan ne se fit pas prier :

– J’ai une seconde requête à vous soumettre. Mon père avait un ami à Irun, il m’a demandé de le retrouver. Et là aussi, la piste débute ici-même à Pasaia. Mon père a passé des vacances chez vous avec son ami d’enfance, Andoni, avant que la guerre ne les sépare à tout jamais. Voilà les deux raisons essentielles de mon déplacement en Euskadi. Je dois aussi réaliser un reportage sur la situation en Espagne dix ans après la fin de la dictature fasciste pour le journal de mon père, afin qu’il me paye, ajouta-t-il malicieusement.

– Bien, enchaîna Celso qui retrouvait ses vieux réflexes de policier. Je n’imaginais pas que votre père vous ait expédié en Euzkadi pour demander de mes nouvelles. Si vous en êtes d’accord, je vous propose d’aborder les deux points lors de deux séances espacées. Je suis vieux et je me fatigue vite.

Juan acquiesça d'un signe de tête.

– Commençons par l'histoire de votre grand-père. Ce que je vais vous raconter est ignoble. Au-delà de son passé de crapule ordinaire que ce régime avait le don de dénicher avant de les adouber dans des fonctions classiques du fascisme : ordre, torture, crimes maquillés, votre grand-père est d'abord un assassin. Il a assassiné sa femme, votre grand-mère. Désolé d'être aussi brutal mais autant pour Andoni, les choses sont compliquées, autant pour vos grands-parents, les choses sont simples. Je vous expliquerai tout ça mais j'ai besoin d'un peu de temps pour réviser l'essentiel du drame. Celso s'arrêta pour reprendre son souffle. Je vous aurai bien proposé de vous héberger car autre fois cet endroit était aussi un bel hôtel mais mon fils n'a pas souhaité poursuivre l'activité hôtelière. Je vais vous faire une confidence avant de vous libérer. Nous appartenons au camp des vaincus. Pour des raisons disons particulières, j'ai dû rester en Euzkadi. Nos jeunes compatriotes basques nous ont rejetés car ils nous trouvaient trop mous, dépassés, faibles. Mais je voulais vous mettre en garde, ne parlez pas trop, ne soyez pas innocent. Une guerre civile est la pire des choses qui puisse arriver à un peuple quel qu'il soit ! Les vainqueurs asservissent les vaincus, les plaies ne cicatrisent jamais. Retenez-ça lors de votre séjour. La police y compris la police basque naissante a des oreilles partout. Et je sais de quoi je parle ! Ne vous fiez à personne lorsque vous serez sur la place publique. Vous avez un hôtel pour votre séjour ?

– Non, je n'ai pas eu le temps d'en chercher un, je souhaitais tellement vous rencontrer !

– Bien, je vais vous donner une adresse à Donostia. Vous demanderez Ramon Txalupa Ximenez de ma part. Vous allez m'excuser mais je vais devoir mettre un terme à ce premier entretien.

Juan se leva, le remercia chaleureusement puis descendit l'escalier avant de retrouver Paquita et Iñaki dans la salle qui commençait à se remplir tout doucement. Il détailla le programme des jours suivants.

Iñaki proposa à Juan de l'emmener en fin de semaine dans une cidrerie à Astigarraga.

Quant à Paquita, beaucoup plus pragmatique, elle proposa à Juan de confier son linge à Lurdes.

Lorsque Juan reprit la route, il venait de comprendre que le révolutionnaire, fort de son chapelet de certitudes, était rattrapé par la réalité de la géopolitique.

*

Le lendemain, pour digérer les informations capitales que Celso lui avait livrées, les mettre dans l'ordre, Juan s'élança à l'assaut de la tour de contrôle de Donostia : le Mont Urgull.

Cette colline était surmontée d'une horrible statue. Juan découvrait un immense Christ déguisé en gardien de but attendant pour l'éternité qu'un éventuel tireur de pénalty se présente face à lui sur la ligne des six mètres ! Il monta lentement les marches des escaliers qui se faufilaient, çà et là, dans la pente à fort pourcentage.

Il voulait profiter de cette atmosphère à ce moment de la journée où le nuage joue avec le soleil afin de colorer en variations picturales éphémères la Cantabrique, juste avant que la giboulée n'efface le tout en deux rafales bien arrosées.

Après ce qu'il venait d'apprendre, il était temps de demander des comptes à son grand-père.

Sur sa trahison et son crime.

Mais comment pénétrer dans une institution religieuse qui grouillait de vieux fascistes ?

Fallait-il y aller tout en duplicité ou utiliser la force ?

La confrérie aux abois allait avoir du mal à se laisser berner par cet étranger.

Juan aurait bien opté pour la force car ce n'était certainement pas de vieilles chouettes à cornets soignant des reliques fascistes qui allaient l'arrêter, non, ce qu'il redoutait, c'était de se faire arrêter avec cette arme.

Comme l'hospice se trouvait sur les hauteurs d'Herera, il avait choisi de s'y rendre en voiture. Il s'arrêta pour reprendre le récent déroulé de l'entretien qu'il avait eu avec Celso.

Ce dernier lui avait avoué le rôle qu'il avait joué dans cette enquête en lui faisant promettre de ne rien révéler. Quelle marque de confiance ! Certes le policier était très vieux mais tout de même, Juan avait été très touché. Celso lui avait détaillé la scène, la confession du *gudari*, et la sentence que le justicier avait exécutée sans état d'âme.

C'est ainsi que Juan s'était retrouvé avec une arme de poing d'un certain âge qui n'avait plus servi mais qui avait gardé toute son authenticité meurtrière. Juan avait été impressionné par la confession froide de l'ancien patron de la police politique d'un Euzkadi mort-né. Sa lucidité de militant, une véritable leçon de praxis révolutionnaire. Malgré la victoire des forces alliées fascistes, rien n'avait altéré sa foi indestructible envers Euzkadi chez le vieux militant.

Juan l'avait constaté lorsque le regard doux redevenait celui du prédateur politique qu'il avait toujours été. Celso était très fatigué et bien malade, c'est pour cette raison qu'il s'était dévoilé.

Celso avait poursuivi en livrant l'histoire de la famille Larunari-Atxeari. Cette maudite guerre civile les avait éloignés à tout jamais car il était impossible de communiquer durant la dictature fasciste. De se voir tout simplement.

Juan scruta le paysage coloré de la baie de Donostia, écrin sauvage essayant de se faire une place entre le travail de sape de la mer et la barrière collinéenne qui n'était pas encore une véritable montagne.

Le panorama était géant. C'était beau, il faudrait qu'il emmène sa chère Elsa découvrir ce point de vue. Elle l'aiderait à déchiffrer l'histoire de cette batterie. Stigmates d'une autre guerre, d'un autre temps. Ces marques indélébiles de la violence guerrière à travers le temps, Elsa avait raison, c'était une véritable buse en histoire. Il chassa ses idées noires pour revenir à sa double enquête.

*

Pour Andoni, les choses étaient claires, Celso avait aidé la petite famille à passer la frontière. Puis la famille s'était retrouvée dans un camp de regroupement en Ardèche !

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, ce général de pacotille avait réussi le tour de force de mettre dans la poche les Alliés grâce à un sens politique redoutable qu'il serait trop long de développer, avait précisé Celso. En Euzkadi, il avait vendu aux Américains des terres et ces derniers s'étaient empressés de coller tous leurs radars ou autres mouchards afin de surveiller l'Europe et surtout les Soviétiques. Comme Celso était un personnage important de la diaspora politique basque, ils n'avaient pas voulu les revoir pour ne pas mettre en danger la vie de leurs familles.

Une dictature est un système politique difficile à appréhender tant que l'on n'a pas connu la privation de liberté, de parole, l'observation au quotidien de vos faits et de vos gestes par un réseau de mouchards. Et puis la police a tous les droits et à la moindre dénonciation, elle vient vous arrêter. La torture était un acte banal dans cette Espagne de la peur.

La défense du condamné était fictive et le juge, comme son grand-père était un homme tout-puissant qui ne restait en place que s'il exécutait correctement les opérations d'épuration dictées par le dictateur, Juan avait du mal à imaginer.

Le temps, impitoyable avait séparé et éloigné les deux familles. Le souvenir s'estompe et la vie continue, indifférente. Une dictature se fiche des conséquences de son absurdité. Elle fut tolérée, puis amnistiée avant de finir par être oubliée comme un fait avéré, normal, par les pays européens.

Alors adieu Celso et Paquita, adieu Ana et Iñigo ! Ils ne s'étaient jamais revus, ils ne se reverraient jamais pour les bonnes et simples raisons qu'Iñigo était mort en 1976 et Ana l'année suivante, victime d'une crise cardiaque. Jon et Iñaki avaient été dépêchés à l'enterrement mais Paquita avait caché cette douloureuse nouvelle à son cher mari car ce dernier se battait contre un cancer qu'il avait provisoirement vaincu.

Pour résumer, Juan avait noté que la piste d'Andoni se trouvait quelque part du côté de Largentière en Ardèche. Quant à son grand-père, il fallait qu'il règle cette affaire au plus vite. Il redescendit le Mont Urgull fort d'une certitude, il allait utiliser la méthode douce pour parvenir à ses fins.

Le juge Gonzalo

Il fit un détour chez Txomin, grignota quelques tapas, vida quelques verres de rouge pour se donner du courage.

Il régla l'addition et fila vers ce qu'il pensait être la conclusion de sa première mission. Il se métamorphosa en un jeune professeur d'espagnol qui désirait rencontrer son grand-père, le célèbre juge Gonzalo. Il revint une dernière fois sur le texte qu'il possédait à la perfection et qui devait lui ouvrir en douceur les portes de cette forteresse de la réaction comme il la définissait. Tout simplement, en usant de son charme indéniable.

Ding, dong ! Juan se positionna devant l'ouverture protégée par une grille de fer tressée. Une vieille chouette ouvrit la fenêtre :

– Oui, Monsieur, c'est pourquoi ?

Même pas bonjour, Juan ne se démonta pas :

– J'ai rendez-vous avec la mère supérieure.

– Je peux vous en demander la raison ?

– Mais bien sûr, votre belle institution accueille mon illustre grand-père, le juge Gonzalo.

La lucarne se referma. Juan fut surpris de la violence du clac.

Mais lorsque le battant de lourde porte s'ouvrit, Juan réalisa qu'il avait fait le plus dur en entrant dans ce sinistre bâtiment qui suintait la mort. Il attendit que la directrice de cet hospice vienne à sa rencontre. Le gentil idéaliste se métamorphosa en détective.

Il observait, jugeait car il savait que la partie ne serait pas évidente. Une représentation vivante d'un tableau du Greco s'avança vers lui, Juan prit les devants :

– Bonjour ma Mère, je suis Juan Gonzalo, le petit-fils du juge Gonzalo. Ma secrétaire a pris rendez-vous avec vous et vous m'avez autorisé à lui rendre visite. Rassurez-vous, je sais qu'il est très fatigué mais il est heureux de faire ma connaissance.

Et il se fendit d'un beau sourire afin d'accompagner le but de sa visite. La vieille peau mordrait-elle à l'hameçon ? Elle eut du mal à comprendre car elle ne se souvenait pas avoir reçu ce coup de téléphone. Encore moins d'avoir donné son autorisation.

– Je ne peux pas vous refuser cette visite bien évidemment mais je vous demanderai d'être bref. Le juge Gonzalo est très fatigué. Alors allez-y en douceur. Je ne vous accompagne pas. Vous traversez le cloître et vous entrez dans le bâtiment. Derrière le vestibule se trouvent les chambres. Votre grand-père occupe la troisième chambre, lui dit-elle en lui rendant le passeport qu'elle n'avait pas hésité à lui demander pour vérifier ses dires.

– Merci ma sœur, vous êtes trop bonne ! Vous ne pouvez pas savoir le bonheur que vous me procurez.

– Voulez-vous qu'une sœur vous guide jusqu'à la chambre de votre grand-père ? Non ?, dans ce cas, je vous laisse car j'ai beaucoup de travail et n'oubliez pas l'heure.

Juan remercia la mère supérieure, attendit qu'elle retourne vers son bureau et traversa sans se presser le cloître en coupant au plus court pour éviter de croiser trop de monde. Cela avait été trop facile, mais après tout, ces religieuses avaient l'habitude de croire à des sornettes, pas de réfléchir.

À nous deux, monsieur l'assassin !

Tu risques de passer un sale moment avec ton petit-fils. Le stratagème avait parfaitement opéré jusque-là mais il fallait rester vigilant, la moindre erreur pouvant être fatale. Il n'oubliait pas qu'il opérait à visage découvert dans un bastion fascisant alors pour se rassurer, il tapota le pistolet qu'il gardait dans la poche droite.

Il se faufila dans le corridor, croisa deux autres vieilles chouettes enrubannées qui sentaient le renfermé, les ignora et arriva devant la chambre indiquée par la mère supérieure.

Le compte à rebours était enclenché lorsqu'il tourna la lourde poignée. Il entra par effraction, referma prestement le battant et balaya la pièce d'un rapide coup d'œil périphérique avant de découvrir un vieillard dans son lit.

Promptement, avant que le vieux ne se redresse pour se saisir du cordon, Juan bloqua son bras, l'écarta sans ménagement et enroula la cordelette autour de son support pour la rendre inaccessible.

Le vieux juge rongé par la maladie, prit peur mais il se ressaisit assez vite. Cet homme qui avait traversé toutes les crises du régime sans jamais avoir été inquiété ne pouvait pas être impressionné par ce jeune intrigant. Il redevint l'accusateur qu'il avait toujours été :

– Qui êtes-vous ? Et qui vous a permis d'entrer ? Ici ! Chez moi !

Il ne lui avait pas intimé l'ordre de sortir puisque son alarme était hors de portée.

– Je vais commencer par la seconde question. La mère supérieure a autorisé un jeune homme venu de France demander des comptes à un assassin qui se trouve être mon grand-père.

Le vieux, fut suffoqué, il n'avait pas vu les choses ainsi. Il sentit une sueur aigre couler le long de ses aisselles lorsqu'il vit le jeune homme sortir son pistolet et ajuster l'embout du silencieux.

– Je ne suis pas venu t'interroger sur ton passé de criminel. Juste te poser une question, une seule. Afin de t'aider, j'ai pensé que cette arme discrète allait t'aider. Je te tutoie, tu parleras après, c'est moi le procureur. Tu es l'accusé et nous sommes pressés. Je ne dois pas te fatiguer m'a dit la mère supérieure. Si tu réponds à côté, je tire là où ça fait mal et j'étouffe les cris de douleur avec le coussin.

Le juge Gonzalo n'aurait jamais imaginé se retrouver dans une situation aussi inconfortable. Il voulut tergiverser pour gagner du temps :

– Qui t'as permis de me parler sur ce ton, sais-tu qui je suis ? Et toi qui es-tu ?

– Tu avais droit à deux questions, tu viens d'en griller une. Je suis Juan Gonzalo, le fils de Telesforo Gonzalo, ton fils, le fils d'un assassin, par procuration, vu ton ancien métier. Je suis aussi, un bolchevik, un rouge, je n'hésiterai pas à tuer un sale rat de ton espèce. Alors le juge Gonzalo, je m'en fous ! Soit tu parles, soit je te fais la peau. Je sais tuer sans laisser de trace, ton infarctus sera naturel. Ne te fais aucun souci là-dessus.

Et il s'arrêta de parler, pour prolonger le sentiment d'angoisse qui ne cessait d'envahir le vieil homme, qui se surprit à trembler. Sa situation était difficile. Il ne pouvait pas crier, l'athlète baraqué qui lui faisait face lui aurait collé le coussin sur la tête et l'aurait étouffé.

– Bien, finissons-en. Soit tu réponds à ma question, soit tu files vers la mort, j'ai déjà le faire-part à te transmettre. Des amis à toi, une jolie carte de l'Euskadi aux trois couleurs : vert, rouge et blanc !

On distinguait parfaitement une hache autour de laquelle s'enroulait un serpent. Juan avait ajouté le prénom et le nom du juge avec comme mention, Décédé le :.....

Puis il changea de ton, à présent que le juge était sonné :

– Accusé Gonzalo, pourquoi avez-vous assassiné ma grand-mère ? Seconde question : pourquoi avez-vous abandonné mon père, votre fils ? Je te laisse quelques secondes pour réfléchir.

Clic, clac ! Juan arma le pistolet et caressa la joue du vieillard. Le juge tremblait. Il était coincé, il se redressa comme un crotale qui essaye une dernière attaque.

Non, il n'avait plus d'autre alternative. La partie était presque gagnée pour Juan, mais le temps filait.

– Je t'écoute, mais surtout, tu n'insultes pas mon père sinon je te colle une grande baffe dans ta sale gueule de criminel de guerre et le coussin par-derrrière pour calmer la douleur.

– Ton père ?... Tu veux savoir et bien tu vas savoir. Ta grand-mère, cette bigote dégénérée n'était qu'une sale vipère lubrique. Une Basquaise, maudite soit cette race ! Elle a profité d'une de mes absences pour me tromper avec un péon. Un péon basque, ce minable a copulé avec cette sale dépravée. Ils ont eu l'audace de produire quelques mois plus tard une larve qui est devenue ton père. Au début, j'ai fait semblant d'être son père jusqu'à ce que le vent tourne. Une chance incroyable, des amis m'ont mis au courant d'un *pronunciamiento*. Je n'ai pas hésité, j'ai épousé cette cause. Le péon a payé le premier, bien avant l'avènement de la révolution nationale. Ma femme a dû attendre le mois de juillet 36, ricana-t-il ! Mais j'ai fait tout ça pour mon honneur, l'honneur de la patrie, la grandeur du Caudillo, de l'Espagne bien sûr, mais pour Dieu aussi !

Le juge redevenait arrogant. Sa confession, la boule de fiel qui avait accompagné cette vie de minable, sans amour, sans chaleur, sans rien, venait d'exploser. Mais Juan n'était ni un psy, ni un justicier. Il avait obtenu ce qu'il était venu chercher. Il aurait pu tuer cet être pitoyable qui aurait dû ou pu être son grand-père s'il avait eu une once d'humanité. Mais après cette confession, il s'en contrefichait car ce criminel d'une banalité incommensurable n'était qu'un pantin de la pire espèce. Juan retira le silencieux de son pistolet, rangea son arme et s'apprêtait à quitter la chambre, lorsque le vieux juge l'interpella :

– Je veux la vérité. Comment connaissais-tu cette histoire ? J’ai effacé toutes les traces.

Le juge redevenait un autoritaire. Juan s’arrêta, se retourna et lui répondit, froidement, sans passion :

– Pauvre type, si tu savais. Un flic basque, oui, un Basque d’Euzkadi connaît tout de ton histoire, de ton crime, de tes trahisons. Tu m’as livré ton secret. Mon père va enfin se délivrer de ton péché originel et toi tu vas crever dans cette institution. Seul, comme tu as toujours été. Tu vas crever juge Gonzalo et moi je vais te rayer définitivement de notre histoire familiale. Salut à toi, vieux fasciste ! Et va rejoindre ton Caudillo vénéré en enfer. Il y est déjà bien au chaud. Aux dernières nouvelles, il joue à la pétanque avec Hitler et Mussolini. Tu pourras leur proposer une doublette...

– Qui connaissait mon histoire ? Qui... ?

– Un flic, je te dis, un flic basque qui te pistait et attendait depuis une quarantaine d’années, pour que tu payes pour tes crimes, tous tes crimes.

– Arrrrrrhhhh !, hurla le juge qui sentit une violente et insupportable douleur l’envahir.

Il ne pouvait plus respirer. Il essaya de combattre la mort, de l’arrêter, de bloquer l’irréversible mais le caillot continuait sa course folle. Un dernier cri, les derniers soubresauts.

– Merde, merde, réagit Juan ! Il ne pouvait pas attendre ce vieux facho.

Juan revint vers le lit où le vieux gisait. Les organes vitaux s’étaient éteints à tour de rôle. Juan fit le tour du lit, déroula la cordelette.

– Putain, je l’oubliais cette pièce à conviction !, et il se surprit à sourire de son étourderie qui aurait pu lui coûter cher si on l’avait découverte dans cet état, inutilisable pour le malade !

Puis il positionna correctement son faux grand-père dans le lit. Il sortit son mouchoir et essuya la bave qui bourgeonnait à la commissure des lèvres. Il lui baissa les paupières pour couvrir les yeux morts et se décala pour observer le tableau. Ouais, pas mal, le juge Gonzalo avait l'air de dormir. Mais avant de partir, il ressortit le carton personnalisé où on pouvait lire le nom juge Gonzalo et ajouta la date de la mort de cet assassin professionnel. Il le remit à l'intérieur de la poche de son blouson avant de faire un dernier tour d'inspection puis quitta la chambre.

Sans se presser, il traversa le cloître, distribua quelques sourires dont il avait le secret aux vieilles pies qu'il croisait puis se dirigea vers la sortie. Là, il retrouva le premier dragon à cornettes à qui il livra cette information avec une voix de faux-jeton :

– Vous direz à la mère supérieure que mon grand-père a été très touché par ma visite. C'est dur de rattraper le temps perdu. Je l'ai laissé se reposer. Mais il était heureux, vraiment, d'avoir fait ma connaissance. Je rentre en France, je vais dire à mon père que son père peut partir en paix rejoindre Dieu. Il est fatigué mais il a tant fait pour la grandeur de l'Espagne, du Caudillo !

*

Deux heures plus tard, il prit une bonne douche, descendit jusqu'au bar de l'hôtel, avala un premier alcool bien fort pour éliminer ce passé trouble qui avait pollué en silence une vie familiale bien agencée.

Il en reprit un second pour fêter son intronisation surprise dans la communauté basque puisque ses grands-parents paternels étaient certifiés.

Avant de s'en jeter un troisième pour fêter cette découverte, il se dirigea vers la réception. Il s'adressa à la jolie réceptionniste et lui demanda comment il fallait faire pour téléphoner en France :

– Allô, Elsa ?

– Salut Juan, tu vas bien ?

– Ouais, ça va. Tu m'entends bien ? Parfait ! Avant de te faire une grosse bise, peux-tu dire à mon père que son énigme familiale est résolue. Celle qui lui mangeait le cervellet. Il comprendra. Dis-lui que je viens le voir mardi prochain à son bureau de chef. Il me reste deux ou trois trucs à faire avant de revenir. Je te raconterai tout ça en détail. Je rentre lundi. Je te tiens au courant. Et après un échange de mots doux, Juan raccrocha. Pas de sortie ce soir, juste un repas vite avalé et le début de l'article à coucher sur le papier. Puis un peu de lecture pour maintenir son niveau de conscience éclairée à niveau et dodo.

*

Après un passage éclair à Pasaia pour récupérer Iñaki, Juan filait en direction d'Astigarraga. Il conduisait la R5 immatriculée en France moins suspecte aux yeux de la Guardia civil qu'un véhicule immatriculé en Espagne en cas de contrôle d'identité.

– Lorsqu'on descendra vers Pasaia Donibane en pleine nuit, avec ta tête de jeune premier, on a moins de chance d'avoir des ennuis avec ces excités de la mitraillette !

– Tu ne connais pas des routes où on peut les éviter ?

– Tu ne sais jamais où ils se mettent en planque. On peut aussi bien ne pas les croiser mais il vaut mieux que tu conduises. Je te guide parce que pour trouver la cidrerie, si tu n'es pas du coin, tu ne risques pas de tomber dessus.

Dis-donc à propos de ton grand-père, tu n'y as pas été de main morte. Les journaux ont annoncé la mort du juge. Sans trop de commentaires. Tu l'as un peu aidé, non ?

– Non, non, je t'assure. C'est lorsque je lui ai raconté que sa traque avait duré près de trente-neuf ans qu'il a tourné de l'œil et qu'il est mort dans mes bras. Non, je plaisante. À l'évidence, c'était une belle ordure. Il envoyait à la mort ou en prison tout opposant au régime, sans état d'âme. Il a voulu me la jouer dignitaire de la justice franquiste mais mal lui en a pris. Comme je te l'ai expliqué, moi aussi j'étais un bolchevik donc que je n'avais aucune pitié pour ce débris mais contrairement à lui, je ne suis pas un assassin ! Basta sur ce sujet, raconte-moi plutôt l'histoire du cidre basque, ça sera bien plus intéressant.

– Prochain carrefour, tu prends à droite. Ouais, pour l'histoire du cidre, je t'avoue que je ne suis pas un spécialiste. Je sais que nous avons toujours fabriqué du cidre depuis la nuit des temps. Encore à droite, grimpe, oui, parfait sur cette route...

– Putain, c'est vachement étroit.

– T'inquiète !, tu ne vas croiser personne dans ce sens et ensuite la route s'élargit ! Légèrement.

– Continue sur le cidre...

– Je te disais, la pomme a toujours colonisé la terre basque mais sous la dictature, le cidre est tombé en désuétude. Tu penses bien que nous n'avions pas la tête à faire la fête avec l'autre et sa clique de militaires. Ils passaient leur temps à débasquiser l'Euskadi ! Tu sais, je pense que vous les Français, vous ne vous êtes pas rendu compte de ce que représentait une dictature. La vie quotidienne. À la fac, je me méfiais de tout le monde, ce n'est pas parce que tu as une gueule sympa que tu n'es pas un salaud. Même chose pour les sorties en montagne.

La police politique est capable de tout, des taupes qui infiltrent les mouvements, tous les mouvements. Même aujourd'hui, je reste sur la réserve. Alors à la cidrerie, motus, on parle du temps, de la qualité du breuvage, de ce que tu veux mais fais attention, tes réflexions philosophiques, tu te les gardes pour toi !

– On dirait ton père !

La route se faufilait dans la montagne. On distinguait au fond de la combe les lumières d'une ville mais Juan était concentré sur sa conduite. Il n'y voyait pas grand-chose. Heureusement, elle s'en vient mourir dans un parking où étaient garés quelques véhicules. Il trouva une place qui lui convenait et coupa le moteur. Juan n'oublia pas de se munir d'un calepin et d'un stylo pour noter quelques impressions. Après tout, n'était-il pas en reportage ?

Il avait laissé le Reflex à l'hôtel à la demande d'Iñaki car l'endroit n'était pas propice à un mitraillage en règle. Il était heureux de partager ce moment avec son nouvel ami. Amitié naissante que des circonstances spatio-temporelles avaient nouée un peu par hasard. Juan découvrait cet environnement l'esprit libre. Il avait rondement mené son affaire. Certes il avait bénéficié de plusieurs concours de circonstances puisque les protagonistes de cette affaire étaient encore en vie. Les parents d'Iñaki avaient été adorables car sans eux il n'aurait pu rien faire. Et Celso avait la rancune tenace. Il allait bientôt rentrer en France avec de bonnes nouvelles pour son père. Il inventerait une histoire honnête pour son géniteur basque même s'il se doutait que quelques séances chez le psy attendaient Telesforo Gonzalo afin de digérer puis d'évacuer ce drame familial.

Il connaissait aussi le thème du reportage qu'il devait à son père. La libération des consciences passe-t-elle par le retour de la fête en Espagne ? Illustration de cet état de fait au travers le retour des cidreries en Euskadi. Il livrerait le principal en accompagnant son reportage de photos neutres prises à Donostia.

Ils pénétrèrent dans la vieille ferme sous la conduite d'un jeune homme qui les guida jusqu'à l'entrée du sanctuaire. Ouaahhh !, ne put s'empêcher de dire Juan qui découvrit une salle impressionnante où les tables rustiques et les bancs étaient disposés sur un sol en terre battue.

Puis la visite se poursuivit devant des fûts de cidre imposants avant de les inviter à s'asseoir pour compléter une table déjà occupée par une dizaine de personnes. La salle n'était pas pleine mais pour un dimanche soir, il y avait tout de même une certaine affluence.

Lorsque tout le monde se leva ou se releva pour aller à la queue leu leu rejoindre le patron qui ouvrait le robinet, Iñaki et Juan se faufilèrent dans la file d'attente.

Juan était un peu fébrile car il n'avait pas tout saisi des explications de son compagnon. Et lorsque son tour arriva, Juan positionna mal son large verre et s'arrosa copieusement.

Puis il le retira trop vite laissant le jet exploser sur les souliers et le bas du pantalon d'Iñaki. Le patron coupa prestement le robinet. Confus, il s'excusa de sa maladresse et s'écarta pour mieux saisir la subtilité de ce rituel. Il avait vu et compris la scène pour la repasse de tout à l'heure.

La convivialité était le maître-mot de cette soirée. Ciblée autour du traditionnel menu à base de morue cuisinée en omelette puis accompagnée de *piquillos* (un délice !), la *chuleta*, le fromage de brebis et les noix pour finir !

Comme il trouvait le cidre plus que raide, il se rabattit sur le vin. Il avait bien discuté de tout, de rien, pour mieux saisir la respiration de ce nouvel air de liberté qui avait tant de mal à revenir après presque quarante ans de nauséabondes et d'inquiétantes puanteurs.

Car la dictature avait gangrené toute une société, et il fallait être bien courageux pour s'opposer aux militaires espagnols qui ne connaissaient que la répression pour faire taire les rares opposants. On oubliait les petites compromissions, les petites lâchetés, l'opportunisme.

Car le fascisme est un modèle impitoyable de déstructuration de la société. Et malgré la réprobation du monde entier, le vieillard en fin de dictature n'avait pas hésité à utiliser encore et toujours le garrot.

En analysant les mots utilisés lors de ces banales conversations d'un soir, Juan cherchait à deviner ceux qui avaient collaboré, ceux qui avaient joué les autruches et tous ceux qui avaient réussi à survivre. Ce jeu subtil de linguiste amateur était sans intérêt car il savait très bien qu'on ne refait pas l'histoire. Ce sont souvent les opportunistes qui s'en sortent le mieux, les résistants authentiques sont en général passés par les armes ou comme en Espagne, garrottés. Fort de ce constat, il se contenta de jouer le touriste en vantant les charmes de la capitale régionale en France où il vivait. Ses voisins de table apprécièrent ce jeune homme qui parlait si bien leur langue.

Le lendemain, Juan se réveilla avec un bon mal de crâne car il avait bu plus que de raison. Il venait de s'apercevoir qu'il picolait dur depuis qu'il avait embrassé ce métier, il faudrait qu'il surveille ce point. Il prit une douche avant de descendre déjeuner.

Ensuite, il fila vers Pasaia pour clore ce premier voyage initiatique en Euskadi car il tenait à remercier toute la famille du restaurateur. Il avait pondu son article grâce à Iñaki.

Sans trop s'attarder sur la situation complexe du Pays basque, il reviendrait en Euskadi pour chercher à comprendre. Mais avant d'aller sur ce terrain, il devrait faire un gros effort en matière de géopolitique. Parvenu au bar-restaurant d'Iñaki, il rencontra Celso à qui il rendit compte de son aventure et de la fin du juge Gonzalo. Il lui redonna discrètement son arme et le silencieux.

– Merci, lui dit le vieil homme. Je suppose que vous ne l'avez pas utilisé mais qu'il a joué son rôle pour terroriser le vieux franquiste ?

– Exact ! Je voulais éviter à tout prix de m'en servir car j'aurai été dans une sacrée galère pour sortir indemne de cette nasse.

– Votre père va enfin s'affranchir de ses fantômes. Pour la suite tenez-moi au courant par l'intermédiaire d'Iñaki car il me semble que vous avez largement sympathisé vu l'heure tardive à laquelle il est rentré. Rassurez-vous, je ne le surveille pas. D'abord, je dors très mal. Et puis un flic reste un flic même lorsqu'il s'est caché durant des années sous le tablier d'un restaurateur respectable. Je ne sais pas si je vous reverrai mais je vous souhaite bonne chance. Pour la Révolution permanente, n'y pensez plus, les choses sont trop compliquées, croyez-en ma très longue expérience...

Juan le remercia chaleureusement et se retira. Il trouvait l'homme remarquable, c'est pour cette raison qu'il lui avait fait des confidences sur son engagement politique.

Puis Juan embrassa Paquita qui ne put s'empêcher de verser une larme en revoyant à travers le regard intense de Juan, Andoni et Telesforo traverser la pièce au temps où on vivait presque normalement dans ce coin d'Euzkadi.

Il salua Iñaki qui faisait une drôle de tête après leur escapade. Mais comme il ne travaillait pas ce jour, le bar était fermé. Les deux hommes s'embrassèrent comme deux frères qui viennent de se découvrir avant que Juan ne reprenne la direction de Bordeaux.

Retour à Cameleyre

Les vacances du mois d'avril s'annonçaient mal. La pluie n'en finissait pas de tomber. Les Landes se noyaient dans un immense marécage, comme autrefois.

La météo incertaine risquait de perturber le programme de randonnées qu'avait concocté Sandro à l'attention d'Elsa et de Juan puisque ces derniers passaient une dizaine de jours dans la résidence secondaire de leurs parents.

En allant chercher le pain, Sandro croisa les deux tourtereaux :

– Salut les jeunes, une mauvaise nouvelle pour commencer. On ne va pas marcher au Pays basque, les chemins sont défoncés. Dimanche dernier à la Rhune, nous sommes revenus dans un état lamentable. Une folie météorologique a déferlé sur le massif montagneux après la dissipation des brumes matinales. On a pris deux orages accompagnés de grêle jusqu'au sommet. Dans la descente, une coulée de boue m'a emporté. Heureusement que j'avais mis un change complet dans le coffre de la voiture. Après la mauvaise nouvelle, la bonne. Je vous réserve une belle surprise pour le seul jour de potable de la semaine. C'est bon pour vous, mardi ? Parfait en attendant, vous pouvez allumer la cheminée car il fait froid !

Malgré l'incertitude météorologique, à leur tour, les deux amoureux traversèrent le village endormi à cette époque de l'année avant de retrouver la belle ferme landaise au milieu de l'airial qui s'était métamorphosé en une sphaigne géante qui ne pouvait plus rien absorber. Suivant les conseils de Sandro, ils allumèrent le feu dans la cheminée. Elsa finit par dénicher de vieux journaux pas trop humides pour lancer la combustion.

Puis elle rangea les affaires dans la chambre qu'Annie leur avait attribuée. En fermant la lourde porte de la vieille armoire dont l'imposante glace était piquetée de taches de vieillesse, elle imita sa belle-mère pérorant avec son accent *pounchut*.

Pendant ce temps, Juan arpentait les rayons du supermarché situé à la sortie de Cameleyre pour assurer le ravitaillement de base et pour préparer le repas du lendemain car ils avaient invité les Barado.

Puis Elsa ressortit pour aller chercher le Sud-ouest, le pain et le dessert pendant que Juan cuisinait une de ses nombreuses spécialités : un *arotz negro con mariscos*.

Dans une cocotte, il avait ajouté un bon *douil* de muscadet pour ouvrir les moules. Sur un autre feu, il faisait frire les calamars qu'il avait finement découpés afin qu'ils s'imprègnent des saveurs mélangées d'huile d'olive, d'ail et de piment d'Espelette.

Les coques et les palourdes avaient été ouvertes et réservées dans un plat qu'il avait déposé à la souillarde. Puis il plongea les langoustines fraîches dans le court-bouillon. Il les retira prestement à peine cuites. Ensuite, il fit blondir le riz avant de finir de le cuire avec tous les jus de cuisson et l'encre des calamars !

Le riz s'imprégna de ce parfum incomparable et se para d'une belle couleur anthracite. Une fois cuit, il porta l'ensemble de son œuvre dans la souillarde.

Deux heures plus tard, Juan dégustait le pastis qu'il avait copieusement enrobé de crème landaise qu'avait préparée Louise avant de terminer son long exposé par un banal :

– Voilà, vous savez tout. Mais il n'eut pas le temps d'ajouter une note personnelle que Louise avait déjà analysé la portée psychologique de ce drame familial.

Sandro avait raillé Juan en lui balançant :

– Alors comme ça tu avais un grand-père facho !

– Je te certifie que ce brave juge fasciste n'était pas mon vrai grand-père. Le vrai, le juge l'a tout simplement estourbi via une commission rogatoire spéciale Espagne de ce temps-là !

Le soir, alors que la pluie avait signalé son retour en frappant violemment les volets de bois, Juan et Elsa lisaient au lit, côte à côte, sous la couette d'hiver. Elsa posa son livre et interpella Juan :

– Il est l'heure de clore l'activité intellectuelle mon chéri. Si tu vois ce que je veux dire.

La pluie redoubla au moment où la coque du bateau ivre craquait sous toutes les coutures avec la violente houle qui s'en était suivie. Les deux amants partirent à la dérive juste au moment où une vague s'apprêtait à les submerger. Lequel des deux cria le plus fort au moment où elle les emporta sur le doux rivage du plaisir ? Nul ne le saura jamais car après ce déchaînement, les flots redevinrent calmes. Le bateau se stabilisa et vint s'échouer sur le rivage des plaisirs.

Au petit matin, le coq réveilla les deux endormis. Qu'il était plaisant d'entendre ces bruits caractéristiques. Juan se leva prestement, ouvrit les lourds volets de bois sous les quolibets de sa chérie :

– Mais t'es malade ! T'as vu l'heure ? Je suis en vacances moi !, grogna Elsa en se tournant de l'autre côté pour ne pas voir la lumière du jour.

– Elsa, lève-toi, viens voir, il y a un chevreuil au milieu de l'airial. Et il broute tranquille !

– Comme toi hier !

– Bonjour la délicatesse ! La poésie n'est pas le fort de madame à ce que je vois. Et c'est moi l'obsédé sexuel !

– Quelle heure est-il ?

– Madame Persil ! Huit heures, pourquoi ?

– Hier, tu as été formidable ! Je ne dirai plus jamais de mal de la baise espagnole. Et ferme-moi cette fenêtre et reviens sous la couette, j'ai encore deux ou trois trucs à te dire. Et vu le temps qu'ils annoncent, on ne peut que rester au chaud.

Lorsque Juan revint se coucher auprès d'Elsa, cette dernière parfaitement réveillée prit l'initiative. Et les deux amants repartirent dans une nouvelle farandole.

Les cloches de l'église de Cameleyre sonnèrent neuf heures !

Le curé du village persuadé que le diable, ce fornicateur invétéré, avait pénétré la vieille ferme du coût, avait fait sonner les cloches pour alerter le village de ce fait. Elsa salua la performance ecclésiastique comme il se devait :

– Le curé a dû être au parfum pour sonner les cloches au moment précis de ce nouveau fandango !

– Au parfum ? De quoi ?..., Qu'est-ce tu racontes ?

– Eh, oui depuis que tu es devenu Basque, tu fais merveilleusement l’amour. Avec une grâce et une légèreté qui m’ont envoyé au septième ciel, c’est pour cette raison qu’il a voulu saluer cette transformation. Il a fait sonner les cloches exprès pour toi mon chéri ! Pour célébrer ta performance !

Juan soupira puis alluma une cigarette. Elsa lui retira délicatement la cigarette, aspira une bouffée avant de la reposer au milieu des lèvres de son amant. Elle se blottit contre lui pour profiter de ses trop rares moments où les deux corps reposent les esprits en leur transmettant leur sérénité. Les cloches de l’église de Cameleyre sonnèrent une deuxième fois pour les étourdis qui avaient oublié de compter la première fois !

– Toi, il y a un truc qui te tracasse. Entre nous c’est tip top !, pourvu que ça dure, comme disait la mère de l’Ogre. Attentionné, un véritable sucre d’orge, alors, c’est quoi ? Ton retour du pays des fachos qui t’inquiète. Ton père ? Ton antisociale de mère qui perd son sang-froid ou à sang froid ?

Juan fumait en silence. Il repoussa la couette d’un geste brusque comme s’il voulait chasser quelque chose.

– Ben ouais, y a un truc qui me turlupine ! Mon père, en ce moment, il n’est pas net. Ça n’a rien à voir avec l’histoire que je lui ai racontée. Il y a autre chose et je n’arrive pas à savoir quoi ? Lorsque je lui ai dit que pour Andoni ça allait être compliqué, j’ai eu l’impression qu’il s’en foutait. Je peux comprendre. Son père, un facho, qui a tué sa mère. Je ne lui ai pas donné les détails des crimes du juge. Je lui détaillerai plus tard mais pour Andoni après avoir hésité, il m’a dit, surtout abandonnes pas ! Et il est parti en me laissant en plan !

– Parti, comment ça, parti ?

– Comment dire ? Vu le bordel qu’il y a dans sa tête en ce moment, je ne suis pas inquiet. Non, y a un truc qui m’intrigue. Son attitude, je ne sais pas expliquer. On verra ça plus tard, je creuserai ... Mais passons à autre chose. Je te propose une tournée sympa que va adorer mon historienne préférée !

– T’as trouvé un truc à visiter dans ces contrées perdues ?

– Enfin Elsa, l’Aquitaine a une riche histoire. Tu sais depuis que je me cultive pour pouvoir tenir tête à ta Solé, j’ai découvert un coin qui va te plaire. Sandro m’a prêté des livres et c’est moi qui fais le guide. Pour t’appâter, je te dis juste la sauveté du Vigon 1009 !, ça t’en bouche un coin ? Et puis on part à la découverte de merveilles landaises : ses étangs !

– L’air des Landes te profite en tout ! Le sexe, l’histoire. Pour la bouffe, tu as toujours été au top. Je te signale qu’il va pleuvoir toute la journée !

– Pas grave, la pluie du matin n’arrête pas le pèlerin ! Va, te doucher, je prépare le petit déjeuner pendant ce temps. Café ou thé ?

– Thé !, même pour ça, Monsieur redevient normal ! Tu m’étonnes qu’il pleuve sur les Landes !

– File, pour le ravito. Je t’expliquerai tout à l’heure.

*

Juan abandonna la voiture sur la place centrale de Cameleyre. Direction le charcutier, le boucher et le traiteur du village.

Jambon de Bayonne, rillettes de canard comme il se doit, fromage de brebis, tombèrent, pas tout crus, mais emballés dans l’escarcelle du jeune couple qui fit un saut chez le voisin, le boulanger pour compléter leurs emplettes par un pain et un pastis pour le dessert. Une traversée de la départementale pour rejoindre la cave à vins de Cameleyre.

Après de longues palabres chez un amoureux de ce breuvage essentiel aux yeux de Juan, notre vigneron conseilla de goûter le vin de sable de Messanges. Vin de sable ou un landais inconnu qui avait tant de mal à s'émanciper victime de la renommée de ses voisins.

Un dépôt express dans le coffre de la voiture avant de retourner vers une alimentation et un détour vers la papeterie librairie de Nicolas.

Ce bateleur à la moustache malicieuse chouchoutait le client, sa gouaille faisait le reste. Tous les clients, les petits comme les gens importants du village. Il dirigea les deux touristes vers sa remarquable collection d'ouvrages sur la région.

Curieux comme pas deux, il demanda aux deux jeunes gens le pourquoi de cet intérêt passionné pour ces livres, surtout lorsqu'il aperçut Juan se saisir des cartes IGN du coin. Malgré ses réticences, Elsa lui confia qu'ils découvraient le coin car ils étaient en vacances :

– À Cameleyre ?, insista Nicolas, à cette époque ? Fonctionnaires ? Profs ? Profs, c'est ça ! Toujours fatigués. C'est un métier épuisant !, ajouta-t-il ironique ! Voisins de Louise et de Sandro ? Je comprends. Vous devez être communistes si vous vous entendez bien avec la Louise. Ne le répétez pas mais c'est une institutrice rouge. Le maire en a très peur. Il essaye de la faire muter depuis un moment car cela fait plus de vingt ans au moins qu'elle officie à Cameleyre mais patatras les socialistes landais dominant le pays ! Alors, il supporte les crises de la syndicaliste qui a toujours une revendication à lui balancer. On est tous passés dans sa maternelle mais très peu d'entre nous ont acheté une faucille et un marteau pour lui faire plaisir. Ne me regardez pas comme ça madame, Louise c'est une copine !

– Oh, Nicolas ! Tu viens encaisser le Sud-Ouest quand tu as le temps.

– Désolé, le client est roi à Cameleyre. Je vous abandonne. J'arrive...

– Quel bagou !, il te vendrait l'*Huma*, *Libé* ou le *Figaro* même si tu n'as pas envie de lire ces canards ! C'est bon ? Tu as trouvé tout ce que tu voulais ?

– Ouais, mais je reviendrai car il y a de ces bouquins ! Super ! Et de ces polars. Impressionnant !

Les vieux avaient quitté la librairie. Nicolas reprit la main :

– Oui, je vous disais que Louise prépare tous les petits cameleyriens aux écoles du Parti depuis la maternelle afin qu'ils deviennent des cadres des Jeunesses Communistes. Les plus cons finissent au Parti socialiste. C'est bizarre que vous ne preniez pas l'*Huma* ?

Juan décida de le moucher :

– Écoute camarade, je ne supporte pas les staliniens, je suis trotskiste. Et Elsa est socialiste, ça t'en bouche un coin ?

Nicolas fut surpris dans un premier temps avant d'éclater de rire. En bon commerçant, il vérifia l'exactitude du montant écrit sur le chèque. Puis Elsa renchérit :

– Si vous voulez mon avis, je ne pense pas que Louise soit communiste. Elle a des idées à gauche mais pour le reste...

Nicolas taquin lui coupa la parole :

– Moi, vous savez tout ce qui est à gauche est communiste ! Quant à vous jeune homme, je ne savais pas qu'il restait encore en France des affidés de Trotski ! J'espère que vous vous soignez pour ça ? Il ne faut pas rester dans cet état. Allez sans rancune et bonnes balades !

Elsa pouffa de rire en écoutant le diagnostic impitoyable de ce redoutable polémiste capable d'épouser toutes les causes afin de sauvegarder son chiffre d'affaires ! En sortant, Juan ajouta :

– Drôle de bonhomme ! Mais il a de sacrés livres. Et le mag de mon père, je lui en toucherai un mot la prochaine fois, ça lui rabaissera son caquet !

– Pourquoi tu dis ça, il est très sympa ! Ta supériorité d'intellectuel trotskiste te joue encore des tours mon chéri !

*

Parvenus à Mimizan, Juan s'arrêta sur la place centrale :

– On commence par les étangs ce matin. On mange sur la dune et on se fait la partie historique l'après-midi, ça te va comme programme ? Alors direction la maison forestière de Leslurgues, précisa Elsa qui tenait la carte IGN toute neuve !

– Tu me guides car c'est la première fois que l'on vient dans ce coin.

La pluie fine les avait obligés à mettre les ponchos mais elle n'avait pas réussi à doucher leur enthousiasme. Juan protégeait son Reflex qu'il comptait utiliser à la moindre accalmie. Après avoir doublé le petit étang de la Maillouyère puis son grand frère un peu plus loin, les deux amoureux montèrent sur la dune par un étroit chemin qui naissait derrière l'étang. Dans cet espace où la lette fluctue entre la forêt et l'imposante barrière dunaire, ils trouvèrent la situation idéale pour un estanquet improvisé puisque la pluie avait cessé.

Ils dégustèrent leurs victuailles de luxe, les accompagnant d'un nectar vinicole.

Face à l'océan, les deux jeunes gens vivaient ces moments de plénitude devant le spectacle époustouflant de la vague qui enfle, se dresse et vient se fracasser avant d'épandre une mousse blanche sur le sable :

– Que c'est beau !, crut bon d'ajouter Juan qui désirait rompre le charme.

– C'est tout ce que tu trouves à dire ?

Juan ne répliqua pas et se contenta d'avaler une dernière gorgée de vin des sables.

– Non, c'est super beau mais je voulais te dire que pour moi le trotskisme, c'est fini ! Rupture totale après ce que je viens de lire. Solé avait raison, je n'étais qu'un ignorant. Mais je vais me soigner. Avec ma psychiatre politique, Solé et avec toi aussi. Pour que tu me dévoiles un de ces jours tout ce que tu savais et que tu m'as toujours caché.

Elsa ne disait rien, elle souriait...

– D'accord, on en reparlera. Ne brise pas la magie de ces lieux par des instants de méditation d'une banalité confondante s'il te plaît.

– Et toi évite d'afficher ta supériorité intellectuelle ! Il lui fit une bise dans le cou et ajouta : je vais redescendre pour prendre l'étang au nom imprononçable avant que la pluie ne revienne.

Juan se leva et se saisit de son appareil-photo. Elsa continuait à contempler ce spectacle. Elle venait de comprendre que son journaliste était à un tournant de sa vie. Il venait de découvrir coup sur coup l'ignominie du fascisme et les errements historiques de son maître à penser qui n'avait jamais voulu reconnaître l'échec de leur prise de pouvoir. Elsa allait devoir veiller sur son petit Juan afin de l'accompagner dans sa conversion historique. Elle en toucherait un mot à Solé. Mais dès cet après-midi, elle se devait se la jouer pédagogue et positive afin de valoriser la riche idée de son chéri.

Juan revint. La pluie en fit de même. Les deux explorateurs levèrent le camp. Ils poursuivirent leur périple sur la dune en faisant bien attention de ne pas poser leurs pieds là où l'oyat fixait la dune avec l'aide d'autres plantes dont ils ignoraient le nom.

Après un rapide transfert motorisé, ils partirent à la découverte des fameuses sauvetés dont celle de Vigon. Elsa demanda à Juan de les prendre en photo afin de bosser le sujet à leur retour à Bordeaux même si les deux ouvrages achetés le matin chez Nicolas les avaient déjà bien renseignés sur l'histoire de ces drôles de pierres dressées.

Ils poursuivirent le long du courant jusqu'à l'étang d'Aureilhan. Ils empruntèrent le joli pont de bois, longèrent le petit jardin japonais pas encore éveillé à cette époque de l'année pour marcher rive gauche du lac jusqu'à la base nautique.

Les couleurs laiteuses du lac inspirèrent Juan qui fit crépiter le Réflex. Le ciel bleu, qui avait percé la couche nuageuse rehaussait les reflets de cette eau qui balançait de la palette impressionniste sous l'effet d'une brise qui avait provisoirement bousculé la logique météorologique de ce jour pluvieux. Hélas, la couche nuageuse se reforma, et la pluie revint encore et toujours. Elsa proposa à Juan de s'arrêter là après avoir posé devant le lac.

– Cet été, il faudra revenir pour essayer de faire le tour du lac, c'est magnifique. Oui, je sais, c'est banal comme remarque mon petit Juan. Un partout ! Il nous reste à trouver le prieuré. Les autres bornes de sauvété, on demandera à Sandro où elles se trouvent, je suis sûr qu'il connaît. Et Louise est très copine avec l'historien du cru. On trouvera les détails dans ses livres.

– Cet été, on essaiera de lui rendre visite ou d'écouter une de ses conférences, la mère Michel m'en avait parlé car je voulais te faire un petit cadeau sympa et je lui avais demandé des conseils. En plus, il est très agréable m'a-t-elle dit !

La pluie redoubla sur le chemin du retour. Mais cela ne les empêcha pas d'aller jusqu'au pied de la très ancienne abbaye de Mimizan.

Mais ils ne purent entrer pour en apprécier les trésors qu'elle recelait. Ici aussi il faudrait revenir. Les cheveux dénoués d'Elsa avaient été lavés par cette pluie incessante qui leur avait tout de même accordé de forts agréables répits. Malgré son aspect de pèlerin de Saint Jacques égaré, Juan la trouva très belle. Il l'embrassa délicatement au pied du clocher-porche. Elsa lui rendit son baiser et lui susurra :

– C'était une superbe idée mon Juan. Je te félicite ! On rentre ?

– Merci Elsa ! Je savais que cela allait te plaire. Allez, on y va. On est trempes comme les mulards d'Adrienne. Sauf que la toile plastique du poncho est moins efficace que leur duvet ! Conduis s'il te plaît, tu m'arrêteras chez Sandro, il faut que je lui demande l'heure de départ de demain et ce qu'on prend pour manger et pour boire...

– D'accord, dit-elle en se mettant au volant, mais tu n'es pas obligé de raconter ta vie chez eux. Surtout que tout n'est pas encore en place dans ton brillant cerveau même si la lecture de Ciliga a dû faire sauter de la calamine bolchevik !

– T'as raison, grâce à lui, je suis au pays des cons certains !

– Elle est bien bonne mon petit Juan ! C'est même rassurant de voir que ton introspection historique ne te fait pas perdre ton sens de l'humour qui ne vaut pas un kopeck.

Juan s'arrêta chez Sandro et la Louise pour régler quelques points : les horaires de départ du lendemain et les historiques avec Sandro qui en connaissait un rayon sur la période étudiée. Après avoir servi un petit blanc du Gers, Louise s'approcha de Juan et lui posa un dossier complet de photos et de lettres à consulter pour ses recherches.

– Mais c'est génial Louise ! Avant de continuer j'appelle Elsa pour. Comment as-tu récupéré ces documents ?

– Trop long à t'expliquer, lis ce passage, ça va t'éclairer.

[...] *Largentière. Vieille usine désaffectée. Après 3 mois, les mômes à l'école libre et une maison car Ana s'est mise à bosser pour nourrir la tribu. Iñigo interdit de travail, ça ne devait pas le gêner car il faisait des jardins mais c'était les garçons qui bêchaient car, lui, il ne savait pas. Ça te va pour le moment ? Bises. Emma*

– Incroyable !, je prends tout le dossier, il faut que j'étudie le tout au calme ! Au fait demain, on part à quelle heure Sandro ?

– 7 heure ça vous va ?

– Pas de soucis pour moi, répondit Elsa avant que Louise ne les invite comme à son habitude ...

– Je vous ai mis au programme une superbe balade au programme, pas trop difficile les lacs de Consaterre mais côté hospice du Rioumajou pour changer je ne suis jamais passé de ce côté, ça sera une première ...

*

La fin des vacances approchait pour la prof d'histoire. Hélas, les balades suivantes furent annulées à cause d'un temps déplorable. Sandro vint leur annoncer la mauvaise nouvelle avec une bonne bouteille originaire d'Italie.

– Tu en es où de ton enquête ?, demanda-t-il à Juan.

– Bah, il me semble que j'ai bien avancé. J'ai écrit en Ardèche en me faisant passer pour un descendant des Larunari Atxeari. J'attends que le conseil général me réponde. Et j'ai étudié une partie du dossier que ma a laissé Louise. Oui, oui, j'avance mais c'est plus long que je ne le pensais.

– Tu crois vraiment que l'Ardèche va te répondre ?

– De toutes les façons, il n’y a pas le choix, le fil conducteur d’Andoni passe par l’Ardèche. Et la lettre qu’a dénichée Louise est édifiante. Il faut que nous y rendre pour comprendre mais Elsa s’en occupe. Elle cherche une location près de Largentière pour juillet. Boulot et randos seront au programme pour suivre la piste de mes Basques exilés !

– Passionnante cette enquête, ajouta Sandro se servant le café que lui avait préparé Elsa. Tu en as de la chance de faire ce métier...

– Oui, si l’on veut mais je manque d’expérience. Car si j’ai réussi à démasquer mon faussaire de grand-père, je reste persuadé que j’ai loupé quelque chose à propos de l’histoire des parents d’Andoni lors des rencontres avec Celso. Mais quoi ?

Il faut que j’étudie l’exil républicain espagnol de 1936 à 39 mais je ne connais pas bien les débuts de ce drame.

*

De retour à Bordeaux, Juan trouva la lettre de la Direction des Archives départementales de Privas qui lui avait adressé toutes les photocopies des pièces demandées avec ce mot.

[...] Monsieur, j’ai bien reçu votre demande relative à vos recherches sur le séjour de votre famille réfugiée espagnole en 1936-1937 à Largentière. Je vous adresse ci-joint les copies de cartes d’étrangers, provenant des archives communales de Largentière et concernant...

Juan prit la première copie :

Larunari-Atxeari Iñigo né le 13 mai 1893 à Mondragon (Espagne), profession : cultivateur

Puis il lut à haute voix les derniers commentaires assez étonnants de l'habitant de la rue de la Halle à Largentière :

[...] ... contrat de travail visé favorablement en date du 22 avril 1941 pour quinze mois pour l'emploi en qualité d'ouvrier agricole. Contrat adressé à Valence...

Ils n'avaient pas trouvé de cartes pour les deux garçons tout simplement parce qu'ils étaient déclarés sur la fiche d'Iñigo. Pour Ana et Diego, tout était en ordre. Visiblement, ils n'avaient pas été déportés ou renvoyés en Espagne. La carte était valable jusqu'en février 1943. Sacrées pièces ! Mais il n'y avait aucune trace de leur arrivée à Largentière. Il rangea soigneusement ces pièces dans une chemise et reprit la lecture de la lettre :

[...] Vous êtes redevable de la somme 8 photocopies x 0,50 = 4 francs plus les frais de port, payable par chèque à l'ordre de....

Il sourit en lisant cette injonction administrative. Il fit un chèque de 5 francs 68 et l'envoya au Directeur des Archives départementales accompagné d'une lettre de remerciement. Il referma la chemise en rabattant les élastiques et descendit quatre à quatre les escaliers.

Puis il enchaîna avec la leçon d'histoire promise par Solé depuis qu'il était en possession de ses pièces. Arrivé à Pessac, il gara la voiture à quelques mètres de la petite échoppe où elle vivait.

Juan entendit le joli carillon annoncer sa présence. Tout sourire, Solé l'embrassa après lui avoir ouvert la porte. Puis elle l'invita à s'asseoir dans un fauteuil au cuir bien fatigué et lui proposa un café :

– Tu vois Juan, j’ai tout arrêté pour essayer de trouver des pièces historiques mais je dois t’avouer que je n’ai pas eu le temps de farfouiller dans tous les livres que je possède qui parlent de la guerre d’Espagne. Tu n’as pas oublié le dossier ? Super. Mets-toi à l’aise, le temps que je prépare du café.

Elle revint avec le plateau qu’elle posa sur la table basse. Elle donna une tasse à Juan et lui versa le café.

– Rhum ou Armagnac.

– Rhum, ça fait plus anar !, insista-t-il taquin.

– J’attendais de pied ferme tes provoc. C’est bon tu es en forme, je vais chercher ça et on va trinquer pour sceller la paix des braves, mon petit Juan.

Ils dégustèrent le breuvage ambré en silence avant d’allumer une cigarette pour accompagner ce bref moment de méditation.

– Il est bon ton Neisson. Ah bon, comme ça les anars ont l’autorisation de boire des breuvages vendus par des descendants de colons ou des békés ?

– Et de deux, sers-moi un autre au lieu de dire des niaiseries. Ton dossier est compliqué. J’ai longtemps cru que le camp de Gurs était la destination naturelle des réfugiés basques. Pour l’Ardèche, tu liras cet ouvrage de *Mémoire d’Ardèche et Temps Présent* mais attention, il y a bien eu une première vague de réfugiés dès 1936 mais là je n’ai pas eu le temps de creuser. Faudra voir lorsque nous irez sur place car je suppose que tu l’as programmé. Ils évoquent aussi Champ-la-Lioure sur la commune de Chomérac. Tout ce que j’ai retenu c’est qu’en juillet 1940, les camps de réfugiés espagnols ont disparu. Attention, je t’ai mis aussi l’ouvrage d’Hervé Maurant *Un maquis de républicains espagnols en Cévennes - Espagnols rouges*.

Tu verras, il y a des indications capitales pour ton enquête. Mais pour le reste, je n'ai rien trouvé ...

– Merci Solé ! Dans un tout autre domaine, je dois t'avouer que je ne serai plus jamais bolchevik. Je n'avais aucun sentiment de revanche après la misère que tu m'as mise au Gypaète. Ce jour-là, j'ai compris que je n'étais qu'un pauvre con, suffisant, alors que je ne connaissais rien. Et puis tu m'avais humilié devant Elsa. Depuis j'ai appris qu'elle connaissait toutes ces histoires. Alors il faut que tu saches que grâce à toi, j'ai pris une leçon de vie. Merci pour tout, on se revoit dès que j'aurai creusé et toi aussi si tu as le temps ! A moins que la Révolution sociales embrase le monde !

– Et de trois ! Allez ramasse tous les livres et casse toi. Et à samedi au Gypaète. Je me demande comment Elsa si scientifique, si pragmatique, fait pour supporter un hurluberlu comme toi !

– Salut Solé, à samedi !

Il prit le dossier sous le bras et les livres sur l'exil des républicains espagnols et retourna à Bordeaux. Quelques minutes plus tard, Elsa l'attendait assise sur le canapé, un livre à la main :

– Alors tu as bien progressé avec Solé. Pas trop de frictions ?

– Non pas de souci, bien au contraire. Avec Solé on a fait la paix. Pour mon enquête, elle m'a prêté quelques ouvrages mais en étudiant mon dossier, elle m'a confirmé que nous devons poursuivre les recherches à Largentière ! C'est bon pour la réservation ?

– Oui, c'est bon j'ai trouvé un gîte de France exceptionnel à Sampzon avec des vues incroyables sur la montagne et sur l'Ardèche, la rivière ! Ça va te plaire, je n'en doute pas une seule seconde ...

Fin du troisième épisode